

ELEMENTS D'ARCHEOLOGIE ET D'HISTOIRE

CHAPITRE 1 : ELEMENTS D'ARCHEOLOGIE ET D'HISTOIRE

Je présente ici les grandes périodes déterminées par l'archéologie et les sources historiques ; puis je reviens sur le lien entre sites archéologiques et cultes, les rituels ayant une dimension de commémoration des premiers établissements humains ; enfin, je montre se transmettent à Anjouan des mythes régionaux, diffusés à l'échelle de l'archipel ou de la région occidentale de l'océan Indien, qui alimentent des croyances et des rituels localisés sur l'île.

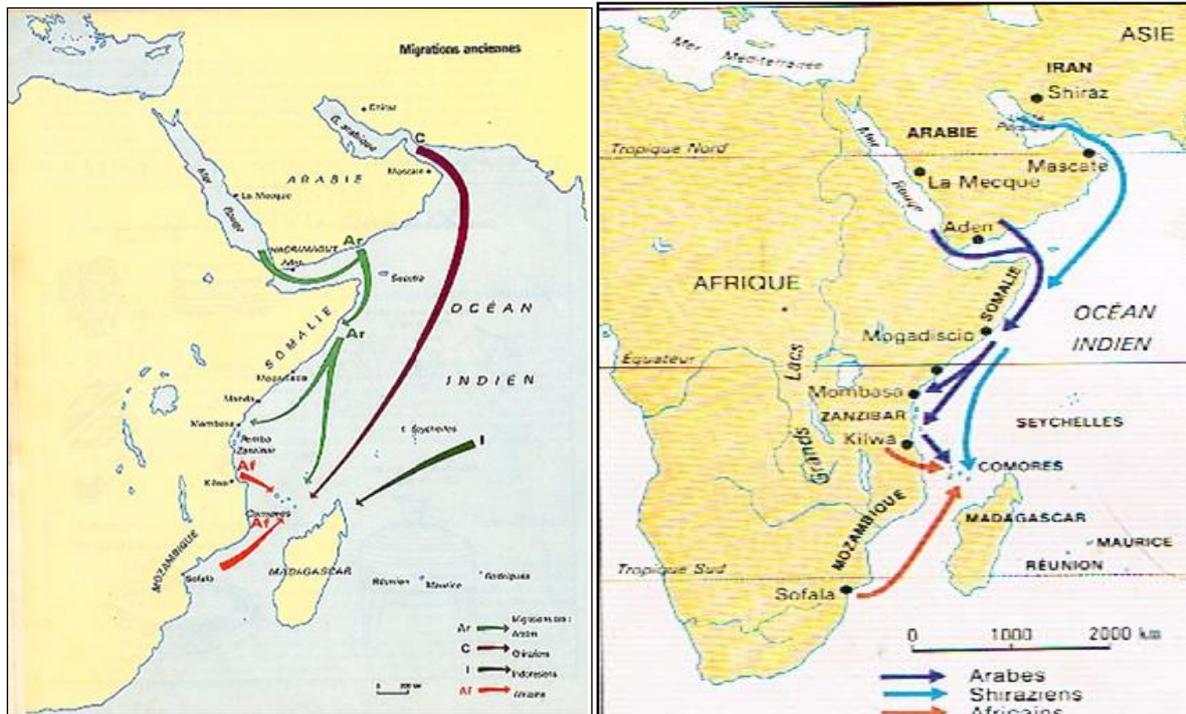
1.1. Les grandes périodes historiques

Plusieurs événements ont provoqué par le passé des migrations à travers l'Océan Indien, créant des cités-états indépendants les uns aux autres. Ces échelles portuaires étaient des points d'échanges d'un commerce maritime et les Comores en font partie. La plupart de ces sites portuaires de la période médiévale se sont implantés sur des îlots le long de la côte africaine où se sont développées les principaux cités-états de l'époque préislamique notamment : les îles Bajun, Manda, Lamu, Pate, Pemba, Zanzibar, Kilwa, Mafia et Mozambique.

1.1.1. La Période Swahili archaïque ou Beja ou pré-islamique VIIIe – XIe siècle.

D'après Claude Allibert, il nous paraît impossible d'une façon précise, de déterminer l'origine du peuplement des Comores et celles des habitants des îles zandji, désignées par Ebnu El Wardi « *Djazaeri Azzandj* » îles des noirs, dans son ouvrage intitulé : *Karidat al adjaib*. (Allibert C. 2000 : 9).

Par contre, l'archéologie des Comores distingue « à partir du XI^{ème} siècle et avant la période coloniale européenne, une période (Bantoue ?) Préislamique ». Ces bantous partis du « Cameroun vers -200, en contact avec les sociétés soudanaises et nigériennes » (Chanudet C. 1990 :20), « n'étant arrivés sur la côte est africaine qu'au II^e et III^e siècle après J.C. » (Sophie Blanchy 1990 :17). Chanudet C. émet l'hypothèse, après avoir étudié les monuments et les céramiques, pense que les premiers habitants des Comores seraient des populations négroïdes, des noirs pré-bantous, bantous ou mêmes proto-malgache. Les chercheurs utilisent plusieurs mots pour qualifier cette période : *Bedja* (*Beja*), phase Dembeni, swahili archaïque ou époque pré-islamique.



Carte 1 : Mouvements des migrations anciennes (Battistini et Vérin P. 52, 1984)

Carte 2 : Le peuplement des Comores (géographie CM p. 78, 1989)

Source : tiré dans deux ouvrages (René Battistini et Pierre Vérin, *Géographie des Comores*, Nathan, 1984, p. 52 et *Géographie CM /RFIC*, Nathan, 1989, p.78, fig. 1.

Claude Chanudet précise qu'« Au VIIIe-IXe siècle, l'intégration des Comores et de Madagascar à cette époque de cette vie de relation (Mro-Dewa (Mohéli), M'Bashilé (Grande Comore), Vieux Sima (Anjouan), Dembeni (Mayotte), Irodo (Madagascar) dans la sphère Swahili est due à la prospérité de ces points d'échanges à une époque d'expansion économique... » (Chanudet C. 1990 :24). Cette intégration dans cette sphère swahilie⁸, la civilisation portée par les vents et les courants marins, a contribué, dès le IIe siècle de notre ère, à une migration Austronésienne en Afrique orientale.

Comme témoignage de cette civilisation « [...] C'est l'existence dans la culture comorienne d'objets provenant du sud-est asiatique : la pirogue à balancier et la râpe à coco, ainsi que des plantes tels que le cocotier, la canne à sucre, la cannelle (mdarasine)... Antérieur au XI^e siècle ces mouvements migratoires se poursuivent selon Ottino jusqu'au XIV^e siècle. Leur religion animiste comporte le culte des arbres et des esprits de la vie... Ici aux Comores, des restes de religions pré-islamiques s'observent notamment l'importance sociale de mwalimu, l'existence des séances de possession Rumbu et la survivance des esprits Djinns... » (Chanudet C. 1981 :6). Claude Chanudet pense « [...] qu'il s'agissait de population de pêcheurs (de nombreux débris de coquillages, de poissons l'attestent) vivant dans des cases rectangulaires de pisé comportant parfois un soubassement de corail, cultivant le riz (influence indonésienne ?) Et une variété de millet (travaux de Wright 1981 Mayotte) ». (Chanudet C. CEROI 1990 doc 11 : 39)

⁸. « Cette civilisation souahili ancienne, élaborée très tôt sur les côtes de la Somalie et des îles Lamu, s'est étendue assez rapidement à la côte tanzanienne et aux Comores ; un ou deux siècle plus tard, elle vient fertiliser les côtes de Madagascar et du Mozambique » Vérin P. 18 octobre 1972 : T. I, p. 3

Said Ahmed Zaki rapporte la tradition sur la vie sociale de cette période (lieu d'habitat, les ustensiles utilisés ainsi que les différentes périodes historiques) : « [...] A Anjouan, comme dans les autres îles des Comores, la population était fétichiste ou sans aucune foi religieuse. Elle était gouvernée par des chefs désignés sous le nom de béja. Hommes et femmes se vêtaient de morceaux de peaux ou certaines feuilles et écorces d'arbres qu'ils attachaient avec une corde en face juste pour masquer les parties sexuelles ; et ils vivaient de pêche. Sauvage et belliqueuse, cette population, divisée en plusieurs groupes passaient le temps en se faisant la guerre. C'était le droit du plus fort qui formait son code... Une grande partie vivait dans des grottes ou cavernes⁹, d'autres dans des cases en paille¹⁰. Leurs meubles et ustensiles étaient composés de chivumbi¹¹, de mtsevè¹², de calebasse¹³, ntsazi¹⁴, de pira¹⁵ et de kuju¹⁶ ... » (Saïd Ahmed Zaki 2000 : 16)

Cette culture pré-islamique est basée sur des rites « supposés » païens. A Anjouan, dans les régions habitées par les autochtones « *Wamatsaha* » se développent plusieurs cultes adressés aux ancêtres combinant les rituels de possessions, la sorcellerie et la géomancie. Ils sont considérés comme étant de pratiques antéislamiques de la période *Beja*. Cette période *Beja* prit fin au XIIIe siècle pour laisser la place à une strate culturelle pré-chirazienne : l'époque *Fani*.

U. Faurec précise que certaines anciennes localités (anciennes chefferies) ont pu garder leur nom jusqu'alors et que la période *Beja* (*Bedja*) n'a pas laissé de traces. Or le chroniqueur Said Ahmed Zaki avait détaillé la vie de ces *Mabeja* en énumérant même les meubles qu'ils utilisaient ainsi que leurs ustensiles de cuisine sans pour autant mentionner leurs marmites (en argile ou en chloritoschiste).

« La période des Béja disparut sans laisser de traces vers le XIIIe siècle ; lors d'une nouvelle immigration arabe dont les chefs prirent le titre de fani. La domination de fani aurait duré trois siècles pendant lesquels une quarantaine de chefs de cette dynastie se seraient succédé dans les petites principautés qu'ils avaient créées dans l'île et dont certaines portaient déjà le nom de localités qui existent encore de nos jours : Sima, Domoni, Niumakele par exemple ¹⁷ » (Faurec U. 1941 : 33-34).

⁹. Des grottes ont été signalées à Anjouan et nous avons pu en prospecter une superficiellement avec Ali Mohamed Gou qui lui consacrera une fouille prochainement. (Voir note n° 42, 2000, Etudes Océan Indien n° 29 INALCO, p. 16).

¹⁰. C'est la présentation traditionnelle des populations en place antérieurement par ceux qui apportent la « civilisation ». (Voir note n° 43, 2000, Etudes Océan Indien n° 29 INALCO, p. 16).

¹¹. « *Espèce de lit immobile fixé en terre par quatre pieds en bois, sur lesquels est attaché un cadre de quatre autres pièces. On entoure l'encadrement par des cordes, soit de fibres de coco, soit d'autres écorces d'arbres, et on y pose la peau d'une chèvre comme matelas* » (Manuscrit Said Ahmed Zaki/MSAZ). La filiation du mot probablement bantu est à faire car le mot comorien traditionnel est *kitandra* (ou *shitandra*) et le mot Antalaotse *kibani*. (Voir note n°44, 2000, Etudes Océan Indien n° 29 INALCO, p. 16).

¹². « *Feuilles de coco tressées, servant de nattes* » (Manuscrit Said Ahmed Zaki). Confirmé par Blanchy (1987 : 139) : « *mutseve : feuille de cocotier tressée en chevron, pour la confection de nattes de prière et de paniers* ». (Voir note n° 45, 2000, Etudes Océan Indien n° 29 INALCO, p. 16).

¹³. Manuscrit Hébert (M.H.) donne le mot *mtsondji*. (Voir note n° 46, 2000, Etudes Océan Indien n° 29 INALCO, p. 16).

¹⁴. « *Plat en bois* » (MSAZ). Confirmé par Chamanga (1992 : 169). (Voir note n° 47, 2000, Etudes Océan Indien n° 29 INALCO, p. 16).

¹⁵. « *Coque d'une noix coupée en deux servant de verre* » (MSAZ). (Voir note n° 48, 2000, Etudes Océan Indien n° 29 INALCO, p. 16).

¹⁶. « *Une noix vidée de sa chair et qui sert de carafe* » (MSAZ). Confirmé par Chamanga (1992 : 123). « *Dans certains villages bushman, on trouve encore ces meubles et ustensiles* » (MSAZ). (Voir note n° 49, 2000, Etudes Océan Indien n° 29 INALCO, p. 16).

¹⁷. On ne s'étonnera pas de constater que le texte de Faurec ressemble à celui de Said Ahmed Zaki. Il a en effet recueilli ses informations en 1936.. (Voir note n° 160, 2000, Etudes Océan Indien n° 29 INALCO, p. 55).

Mohamed Abderemane (né vers 1936 à Ouani) inspecteur de domaine, confirme le témoignage de U. Faurec que

« Chez les plus anciennes populations d'Anjouan, il y avait deux clans : d'une part le clan de Fani et d'autre part le clan de Beja. Les îles furent reconnues par des marchands d'esclaves. Les menaces permanentes des marchands d'esclaves ont poussé les populations à fuir les côtes pour s'installer dans la forêt. C'est ainsi que les premiers occupants de l'île quittèrent alors les côtes où ils vivaient auparavant et se réfugièrent dans la forêt ; certains allèrent dans la région de Sima, d'autres dans la région centrale : les gens de Koni, de Jimilime, de Bwe la Maji et de Mlimani » (Mohamed Abderemane, Annexe I, T.II : 87).

Cette migration intérieure a donné naissance à des villages indépendants gouvernés par un chef. A titre d'exemple, Le village de *Bwe-la-Maji*, situé au Sud-Est à cinq kilomètres environ du Vieux Ouani, fut gouverné par des chefs appelés *Beja* dont l'un d'eux portait le nom de *Bako ba Beja* ou *Beja Ga* (le chef suprême) ou *Beja Lahi*. La population de *Bwe-la-majis* s'appelaient *les Bejani*.

Le mot *Beja* semble donc désigner un ensemble de population faisant en quelque sorte transition entre les Abyssins, les noirs et les Arabes¹⁸ proche de ces derniers par l'aspect physique et le teint. Ces populations s'islamisent rapidement. La pénétration Arabe s'accomplit pacifiquement par des mariages que le système matriarcal des *Beja* facilite. Il faut encore noter que les textes contenant le mot *Beja* sont de la période de VIIIe-IXe, moitié du XIe siècle »¹⁹.

L'hypothèse d'une migration *Beja* aux Comores avant le VIIIe siècle, dans la période préislamique ne peut être exclue : les *Beja Hali* (les plus anciens) selon la tradition. Ces populations *Beja* étaient païennes : il subsiste à Ouani un jeu qui témoigne encore de leur présence : le *Nkoma*.

Certains auteurs mettent en doute la pertinence de la distinction entre *Beja* et *Fani*.

« Les termes de Fani et Beja traduisent une même réalité, celle de la chefferie ; le terme de Beja est relatif au territoire, celui de Fani concerne le titre. D'autre part, comme le souligne C. Allibert, selon les sources et les auteurs, l'ordre d'apparition de ces chefs peut être inversé » (Moutaillier A in Liszkowski, note 620 : 247)

Or d'après la tradition orale²⁰, les habitants de *Bwe-la-maji* de l'époque *Beja* (*des Bejanis*) VIIIe-XIe auraient conservé leur identité et auraient résisté à la domination des *Fani*.

Feu Oussenî Houmadi (père Tarmidhi), nous a dit que le *BEJA* était le premier habitant de Ouani. Il venait de Somalie. Ces propos avaient été confirmés par feu M'dallah Toumani (*chefu murenge*) quand ce dernier m'avait dicté l'arbre généalogique de sa famille (famille *Bejani*). Abdourohmane Ben Abdallah Hazi, l'un de nos meilleurs traditionalistes (connu sous le nom de *Baha Pala* ou *Shinkabwe*) précise que :

« Ces gens (Beja et Kombo) venaient de Gomeni Bazi. En descendant, ils se séparèrent en deux. Les uns étaient partis vivre dans la campagne et les autres qui s'étaient installés ici avaient des problèmes. Tous leurs enfants perdaient la vie. On leur avait dit qu'ils habitaient dans un domaine appartenant à des esprits (Djinni) » (Abdourohmane Ben Abdallah Hazi, annexe II, T.II).

Pour les *Bwelamajiens* (*bejanis* ou *bejaniennes*), leur chef *Bako Ba Beja*, *Beja Ga*, *Beja Hali*, après des années de sédentarisation en pleine forêt, avait conduit son peuple à Ouani actuel où coule

¹⁸ Occupant de la région comprise entre le Nil et la mer rouge d'une part la haute Egypte et l'Erythrée d'autre part.

¹⁹ Ottino P., Les traditions d'établissement shirazi dans l'ouest de l'océan indien, 1978, Ronéo, p.82-83 inédit. Cité par Allibert C.

²⁰ Entretien avec Abdallah Bacar CHEIKH, notable, membre de la confrérie shadhuli Ouani (voir annexe D, T. II)

la rivière et qui aboutit au pacte du « *Nkoma*, rite païen (animiste). (Feu Oussen Houmadi (père Tarmidhi), avait parlé aussi d'un incendie qui a ravagé le quartier de *Kilingeni* car les responsables n'avaient pas organisé le *Nkomade* depuis plus de trois ans. Ce quartier de *Kilingeni* à Ouani est considéré comme celui des gens de brousse « *Wamatsaha* » après la disparition de celui de *Baswara/Sada-Baswara* dont les vestiges ont été localisés lors de la destruction de l'ancienne mosquée de vendredi en 2007. Ce site de *Bwe-la-maji* aurait donc conservé quelques traces de son organisation sociale primitive. Les seuls témoignages de l'existence de ces *Bejanis* sont des tombeaux et le nom d'un quartier de Ouani : *Pangahari Bwe-la-maji*, actuelle place publique où il y avait avant un point d'eau.

A « *Bwe –la- maji* », les *Beja* se sont spécialisés en « *Matsunga* » (élevages) de chèvres, et de bœufs. Les *Beja* ne mangent pas souvent de la viande, sauf au moment des fêtes ou de célébrations des rites tel que le *Nkoma* et aussi lors des fêtes religieuses islamiques (*Miradji-Assomption*). Pour eux le bœuf est la première source de richesse, selon mes deux informateurs (Massoundi Bamou et Sidi Mari) lors de notre visite à *Mlimani*. C'est la seule et vraie occupation des hommes. C'est une occupation noble. Les *Bejaniennes* (les femmes) pratiquent l'agriculture vivrière, mais la seule valeur estimée pour la famille est le cheptel bovin. Selon toujours Massoundi Bamou :

« *Msa Bejaahijo nasa zinyombe zahe kapvasi muntru akosubutu aviri shiromadji* (nom d'une rivière qui sépare le *ziara de Binti Rasi* avec le site de *Untsoha*) *zinyombezatso muwa. Atahupara lewo matsunga de ipvao muntru mali* ».

« Lorsque *Msa Beja* amenait ses troupeaux à l'abreuvoir à *shiromadji*, personne n'osait s'aventurer dans les parages sous peine d'être piétiné par les bœufs. Même aujourd'hui, seul l'élevage de bœufs ou cabris ou moutons peut rendre riche (vente du lait, la peau, la viande) ».

Le même phénomène s'observe chez les *Jimilimeens*. Ils avaient un vaste terrain pour leur pâturage dans une région appelée *Bandra Mtsanga*. D'après feu père Ali Salim (ancien militaire français, natif de *Jimilime*), les *Jimilimeens* utilisent les pouvoirs des esprits (*Djinnns*) pour élever leurs bêtes. Après une ou deux années selon le cas on offrait un animal mâle aux esprits. Mais à la fin du XIXe siècle, au moment de l'expropriation des terrains par les premiers colons, cette vaste région a été « achetée » par Mac-Luckie, 355 hectares 60 de terrain rural situé au Nord-Est de *Jimilime* (*Bandra-Mtsanga, Habandra, Hantsandji*). Cela a provoqué le déclin du cheptel *jimilimeen* et entraînait leur appauvrissement.

1.1.2. La période villageoise ou Fani ou islamique XII-XIVème siècle

Plusieurs titres ont été avancés pour qualifier cette période : *Fani*, Arabo-chirazien, période *Hanyundru* ou établissement définitif de l'Islam.

Les premiers chefs *Beja*, à Anjouan sont considérés comme « *païens par les chroniqueurs et ils finissent par laisser la place au Fani qui deviennent musulman et s'allient eux aussi aux chiraziens* » (Vérin P. 1994 : 63-64). Il s'appuie notamment sur Gevrey « *l'île d'Anjouan*²¹, .../... *d'abord par des noirs d'Afrique, ensuite par des Arabes et des Malgaches. A l'arrivée de Mohamed-ben-Haïssa à la grande Comore, vers 1506, un de ses fils, Hassani-ben-Mohamed, s'établit à Anjouan avec une partie des chiraziens. L'île n'avait pas de sultan, elle était divisée entre sept ou huit chefs et formaient autant de quartiers indépendant. L'établissement des Chiraziens se fit sans lutte avec les premiers habitants. Peu de temps après son arrivée Hassani épousa Djumbe-Adia, fille de Fané-Ali-ben-Fané-Fehra, chef de M'Samoudou et le plus puissant de l'île. Grâce à ce mariage, Hassani parvint à établir*

²¹ ...dont l'étymologie est probablement le mot souahéli Anja ou Andza qui signifie main ? (Gevrey A. 1997 :106)

son autorité sur les autres chefs ; il constitua l'unité du gouvernement et se fit proclamer sultan. Il fut le premier sultan d'Anjouan... » (Gevrey A. 1997 : 108)

Toutefois, selon Vérin, pour échapper à l'emprise des migrants, les bantous autochtones avaient préféré se retirer vers les Hauts : « ...A Ndzouani, l'importance des immigrants arabes de hadhramout fut si forte que...les bantous ont été symboliquement rejetés dans l'intérieur des montagnes... »(Ibid).

Liszkowski estime que cette nouvelle période, celle de *Fani*, débute vers le XIIIe siècle suivi d'une installation progressive de l'Islam, vue comme une nouvelle doctrine introduite dans l'archipel et qui sera définitivement installée au XVe siècle.

La pénétration de l'islam se fait au niveau des côtes avant de pénétrer à l'intérieur du pays. C'était un islam d'élites contrôlées par les Arabo-chiraziens, les nouveaux maîtres de l'île. La diffusion de l'islam leura permis d'avoir la main sur les anciennes « chefferies ». Les *Fani* portent un double nom (islamique et malgache), Claude Allibert dans son analyse sur la synthèse de populations Proto-malgache, Arabo-Persane et Africaine avant la strate chirazo-swahili, estime que la couche *Fani* « eut pour caractéristique majeure d'appartenir en partie à un islam austronésien teinté d'animisme doublé de pratiques sacrificielles. Le monde Africain bantou se greffa sur cet ensemble (*Beja-Fani*) ». (Allibert C. 2000 : 70)

L'analyse de Claude Allibert au niveau des noms de *Fani* décèle une déformation des noms malgaches : « [...] c'est Anjouan qui nous a laissé dans ses chroniques les traces indiscutables de l'apport proto-malgache austronésien pour l'époque ancienne. La généalogie des *Fani* et son articulation avec l'époque classique des Shirazo-arabo-swahili est à cet égard édifiante [des noms malgaches *Kalichi*²² *Tompo*, islamisé en *Othman*, *Mze Raso*, *Fani Adjitse* (*Issa*), des noms bantou (*Ngwaro*, *Makungu*)²³, le tout déjà au moins en partie islamisé comme le prouve la mosquée de *Sima*] ». (Allibert 2000 : 61)

Quarante chefs *Fani* (*Fani Gouaro*, *Fani Zorossa* (une femme), *Fani Agnitsez*...*Fani Agidawe*, *Fani Ali* etc..) ont porté ce titre à *Sima* (*Fani Ali* ou *Fani Hali*) première capitale de l'île, puis à *Domoni*, *Nyumakele*, *Mutsamudu*, *Ouani* etc. Le plus connu fut le *Fani Othman* dit *Kalichi Tupu* qui avait édifié à *Domoni* le palais en pierre vers 1274 ap. J.-C.(ou 1284 selon Faurec U.). Sa fille, *Djumbe Mariam bint Othman* régnait en 1300 ap. J.-C. à *Nyumakele*. Durant son règne, elle transféra la capitale de *Domoni* à *Shaweni*. Durant cette période, la capitale de l'île se déplaçait suivant l'influence et la puissance du *Fani*. La domination des **Fani** (ou **Fan**) avait duré trois siècles. Les auteurs divergent dans leur généalogie :

Selon Claude Allibert « *Ngouaro* (*Gouaro*) est le fils de *Mariam*...Il est aussi le père de *Makongu*...*Mariam* eut encore une fille nommée *M'dzoros* (*Zorossa*) qui devient la mère de *Fani Adjitsé* (*Agnitsez*) / déformation de *Issa*). Tous ces princes ont régné successivement » (C. Allibert 2000 :17).

Selon Roland Barraux « *Djumbe Mariam Binti Athman*...régnait en l'an 1300 et sa capitale était à *Shaweni* – *Nyumakele* au sud de l'île.Son fils *Ngwaro* lui succéda en 1335, il régnait à *Domoni*. Il eut une fille, la *Djumbe* (princesse) *Makungu* ; celle-ci épousa son cousin *Aissa*, fils de *Ndzaraso* qui régnait à *Sima*. De ce mariage naquit la *Djumbe Addia* dont l'union avec le chef chirazien *Hassan* qui arrivera vers 1397-98 sera à l'origine d'une descendance appelée à jouer un rôle important...La *Djumbe Mariam* eut aussi une fille *Djoros* ; celle-ci engendra un garçon, le *Fani Adjitse*, qui eut à son tour un fils, le *Fani Ali* et cette branche régna dans le sud à *Shaweni* » (Barraux R. 2009 : 26)

²² .La filiation linguistique de ce terme n'est pas garantie M. Rakotomalala (qu'il en soit remercié) suggère le terme sakalava *Kalizy*, signifiant « rusé, malin » (Gueunier 1986 : 128) mais aussi « entêtement à nier, hypocrisie » (Sophie Blanchy 1987 : 90)

²³ *Makungu* signifie brume, brouillard (Sacleux 1939 : 496, voir « *Ukungu* » (voir note n°179, 2000, Etudes océan Indien n°29 : 61)

Liszkowski confirme les données avancées par Barraux et reproduit une liste de la descendance des anciens maîtres *Fani* de l'île d'Anjouan avec des datations bien précises :

« -Le premier *Fani* serait **Athman**, celui qui édifia vers 1274, la première maison en dur de Domoni.

-Lui succède **Djumble Mariam** qui règne à Chaouéni en 1300.

-*Fani Kouarou* règne à Domoni en 1335 et épouse **DjumbleNdzarasso**.

-Leurs enfants **Djumble Macoungou** et **Fani Adjite** règnent à Sima, à l'arrivée des chiraziens.

-**Djumble Addia**, née vers 1380, leur succède.

Ce document nous montre que l'alternance princesse/*Fani* est constamment respectée et que le pouvoir se transmet toujours par la femme ; on remarque aussi que l'arrivée des chiraziens est mentionnée vers 1350, entre 1335 et 1380 » (Liszkowski 2000 : 249)

La figure 1 ci-dessus nous révèle une partie de l'arbre généalogique des *Mafani* d'Anjouan à partir de Fani Othman dit Kalishi Tupu (1274 de l'ère chrétienne), à qui on attribue la construction de la première maison en pierre à Domoni et dont sa fille Djumble Mariano dirigeait le cité-état de Shaweni en 1300 de l'ère chrétienne. Toutefois, on ignore l'épouse de Kalishi Tupu qui a donné naissance à Djumble Mariamo. Cette dernière a été mariée à un Arabe dont le nom reste inconnu. De même, on ne connaît pas le mari de Dzorosso (Mdze Raso) ni l'épouse du *Fani* de Sima (Fani Ngwaro) qui a donné naissance à Makungu, ni l'époux de celle-ci qui a donné naissance à Djumble Adia qui est l'épouse de Hassan de Shirazi. Son arrivée est datée de 1399 (ou 1400).

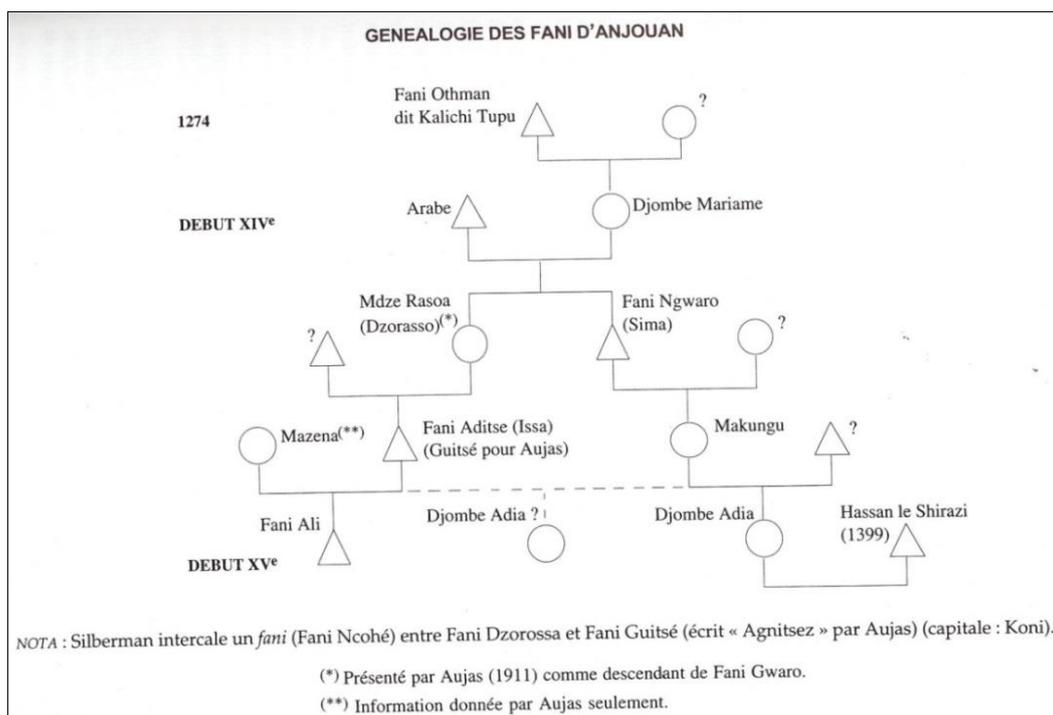


Figure 1 : La généalogie des Mafani d'Anjouan

Source : Tiré sur la partie « Analyse » de la chronique de Saïd Ahmed Zaki, in *Anjouan dans l'histoire*, Paris, INALCO, *Etudes Océan Indien*, n° 29, p. 48

En examinant le document présenté par (Liszkowski 2000 : 249), des contradictions ont été relevées : *Fani Kouarou* règne à Domoni en 1335 et épouse **DjumbleNdzarasso**. Or le mari de **DjumbleNdzarasso** (Dzorosso /Mdze Raso) reste inconnu et que *Fani Kouarou* (*Fani Ngwaro*) ne règne pas à Domoni, mais à Sima. Sauf s'il cumule ces deux principautés de même que **Fani Adjite**.

Le document présenté par (Barraux R. 2009 : 26) mentionne « *Ngwaro lui succéda*[succéda sa mère Mariam Binti Athman] *en 1335, il régnait à Domoni* ». Sur ce, Liszkowski et Barraux R. sont en accord. Concernant Fani Adjite (Aissa), Barraux ajoute « *Djumbe (princesse) Makungu ; celle-ci épousa son cousin Aissa, fils de Ndzaraso qui régnait à Sima. De ce mariage naquit la Djumbe Addia dont l'union avec le chef chirazien Hassan qui arrivera vers 1397-98 sera à l'origine d'une descendance appelée à jouer un rôle important.* ». Fani Adjite/Aissa, avait-il deux épouses ? Mazena Fani et Makungu ? Comme indique aussi Liszkowski.

Il y a une divergence au niveau des dates d'arrivée des shiraziens ou du chef chirazien. Liszkowski « *remarque aussi que l'arrivée des chiraziens est mentionnée vers 1350, entre 1335 et 1380* ». Barraux R. mentionne que « *le chef chirazien Hassan... arrivera vers 1397-98* ». Au niveau de la généalogie, on a mentionné la date de l'arrivée d'Hassan en 1399.

Les arrivées massives de groupes islamisés, métissés de la côte africaine, accompagnés de leurs esclaves, favorisèrent l'établissement et l'expansion de la religion musulmane. Dès le XII^e siècle et vers le XVI^e siècle, les alliances politiques et matrimoniales des chefs locaux avec des Arabo-shiraziens entraînaient un changement de l'organisation politique et la création des sultanats qui respectèrent néanmoins l'organisation sociale et la résidence matrilocale existante.

La mosquée « *Mkiri wa Shiraz* » à Domoni (Anjouan) et celle de Djumbe Fumu à Ntsaweni (Grande Comore), toutes les deux encore utilisées pour la prière, constituent les exemples les plus caractéristiques du style architectural de cette époque. *L'appellation de shirazi désigne, dans les sources orales (reprises ensuite par écrit) de la côte swahili, des Comores et de Madagascar, des musulmans prétendument venus à une époque lointaine (avant le XVI^e siècle) de l'extérieur, généralement de Perse, pour s'établir en Afrique orientale²⁴. Cette identité revendiquée par les arrivants leur permettait de légitimer des positions sociales de domination. Les traditions de l'île d'Anjouan mentionnent deux épisodes d'arrivées de musulmans dits shirazi, qui auraient précédé les Bâ 'Alawî.*(Sophie Blanchy 2016)

A Anjouan, l'Islam s'est implanté au niveau des côtes ; ce qui implique l'urbanisation assez conséquente des villes anciennes de style swahili. Dans la baie d'Anjouan au nord de l'île, à Ouani, nous avons le site de *Ntsoha* ou *Untsoha*²⁵ datée de XI^e –XV^e siècle (une mosquée, un palais en ruine et un tombeau en aile (emporté par la mer) devenu un lieu sacré « *Ziara* ». En bordure de la rivière « *Mro wa Muji* » près de l'estuaire à *Wuntsini mwa Muji*, il y a le soubassement en coraux de la mosquée du bord de mer « *Mkiri wa Mpwani*²⁶ » déformation probable de « *Msihiri wa Mbwani* » un « *Ziara /Mwiriju ha Bakoko* ».

²⁴. L'historiographie a montré le caractère fictif et diffusionniste de ces récits, qui ont fréquemment fonction de mythes de fondation. Voir A. E. Robinson, 1939, G.S.P. Freeman-Grenville, 1966, P. Ottino, 1978, J. de V. Allen, 1982, T. Spear, 1984, R.L. Pouwels, 1984, 2002, M. Horton et J. Middleton, 2000. Pour une réflexion récente sur la diffusion de ces mythes, voir C. Coret, 2013.

²⁵. Untsoha est situé derrière l'aéroport de Ouani sur le littoral de la baie d'Anjouan à 8 kilomètres environ de Mutsamudu, la capitale de l'île. Ses coordonnées Lambert sur la carte topographique de l'île (I.G.N. échelle 1/50 000^e) sont 6599-4382, ce qui correspond en coordonnées géographiques au : 12°07'48" Sud et 44°25'25" Est (Ali Mohamed Gou 1996 : 40)

²⁶. Mpwani ou Mbwani signifie platier récifal. Dans le lexique Comorien (Shindzuani) Français de Mohamed Ahmed Chamanga 1992 :234, il le définit comme suit : Récif corallien frangeant.

A quatre kilomètres de là, à Mirontsy, il reste le Mihrab de la mosquée du bord de mer (même nom que celle d'Ouani) : « *Mkiri wa Mpwani* » datée du XIII^e siècle par Wright²⁷. (Ali Mohamed Gou 1996 : 70)²⁸

Au niveau de Mutsamudu, il y a la mosquée des lézards « *Mkiri wa Nguzi* » transformée en mosquée du miel « *Mkiri wa Ngizi* » à 300 m du bord de mer complètement restaurée et modifiée. Aucune trace d'ancienneté n'est visible peut être le soubassement qui n'a pas été détruite à en croire les différents témoignages des anciens.

A l'ouest de l'île d'Anjouan vers l'île de la Selle « *Ntsaju vwai shisiwa* » deux villes possèdent chacune une mosquée ancienne :

Bimbini où se trouve la mosquée du bout « *Mkiri wa Ntsaju*²⁹ » qui a une valeur archéologique et historique ;

Ainsi que Sima, le site de *Ziarani-Sima* (vieux Sima) daté du IX^e siècle (Vérin P. 1964 et Wright H. 1992), et comportant une première mosquée en pierre datée de XII^e siècle et une seconde au XV^e siècle.



Photo 1 et Photo 2 : Représentent le site de Vieux Sima «Ziarani-Sima» “un laboratoire de recherche”.

Source : Bourhane Abderemane – photos 34 et 35 prises le 28 février 2008

Considéré toujours par les autochtones comme étant un lieu sacré, localisé à l'extrême sud de l'île sur une falaise surplombant la mer, le site, après son abandon, constitue une valeur archéologique et historique de première importance. Deux légendes bien connues des populations (« *Nyungu ya shuma* » marmite en fer et le massacre de la population) contribuent à sa renommée.

James E. Knudstad³⁰ a fait une description du site de Ziarani-Sima notamment l'ancienne mosquée qui selon lui est identique à celle de Domoni. L'auteur signale que puisque les deux mihrabs

²⁷. Mirontsy est une ville de la baie d'Anjouan disposant une mosquée considérée comme Ziara et datée du XIII^e siècle selon H. Wright (note n° 41 p. 70 de Ali Mohamad Gou 1996 : 70)

²⁸. *Untsoha : une ville de l'époque classique antérieure aux invasions malgaches. (Perspective archéologique et anthropologique)*, mémoire de DEA, Paris, INALCO, 1996

²⁹ Ntsaju (Ntsa signifie en comorien bout ; Ntsaju, littéralement signifie sur le bout). Ce site est situé à l'extrémité de la ville de Bimbini. Chaque année les habitants y vont pour faire un Maoulid. C'est aussi une occasion de vivre avec les ancêtres. On y dépose de riz dans des divers coins du site. (Note n°57 p. 82 Ali Mohamed Gou 1996 : 82)

³⁰ Knudstad E. J. « Les premières mosquées de Sima et de Domoni » in *Early islam, Oceanic Trade and Town Development on Ndsuwani, 81-128, Azania 27, Nairobi, BIEA*

(celui de Sima et de Domoni) sont identiques, ce serait l'œuvre d'un même architecte. Ce qui prouve que des artisans d'un même atelier se déplacent d'une île à l'autre ou d'une région à l'autre.

1.1.3. Les arabo-Chiraziens (ou Arabo-Persans)

L'arrivée des Arabo-shiraziens aux Comores ainsi qu'à Ndouzouani est difficile à cerner. Plusieurs sources en parlent : la tradition orale, rapportée dans les diverses chroniques et manuscrits notamment le manuscrit de Saïd Ahmed Zaki (1927), le manuscrit d'Abdulatifu Musafumu, la chronique de Kilwa (1520), la chronique du Kadhi Umari ou chronique arabe de Maore (1865), la chronique de Ngazidja du prince Saïd Bakar Ben Mogne M'Kou, la chronique de Mtsamboro du Cheikh Mkadara Ben Mohamed (1931), la chronique de Sada de Ali Hamidi Madi (1931) et la chronique de Tsingoni du Cheikh Adinani (1965). Ces données sont à confronter aux vestiges archéologiques et ruines anciennes. Du XIIe au XVIIIe siècle ces immigrations successives avaient abouti à la création des sultanats dans l'archipel. Au XVIIIe siècle, à Anjouan et à la Grande Comore, des Arabes se déclarant descendant de Prophète, c'est-à-dire des *Sharif* originaires de l'Hadramaout ou du Yémen, s'allièrent aussi aux familles nobles permettant l'établissement de prestigieux patrilignage.

A Anjouan, comme dans certains pays d'Afrique, le pouvoir a été accaparé par certains clans et la société s'est hiérarchisée en classe. Les familles qui dirigeaient l'île se sont ralliées aux nouveaux venus « prestigieux » déjà islamisés. Deux facteurs ont permis aux clans dirigeants de confisquer le pouvoir : facteur religieux (quand on est proche ou faisant parti des Sharifs) et la couleur de la peau (plus on a un teint clair plus on est supposé proche de l'aristocratie arabe).

Chanudet³¹ porte son témoignage sur Anjouan en montrant la mainmise des sharifs « prestigieux » comme dans les autres îles de la côte africaine sur la vie sociale et économique des autochtones : « [...] à Anjouan, comme dans les îles de la côte orientale d'Afrique telles Lamu, Kilwa ou Pemba, le pouvoir a été accaparé par une oligarchie et la société s'est stratifiée en classe à caractère quasi ethnique. Les familles dirigeantes se sont distinguées du reste de la population en s'alliant avec des islamisés d'origine réelle ou mythique, prestigieuse. Leur pouvoir est ainsi légitimé par un facteur religieux (la proximité avec la famille du Prophète pour les sharifs ou prétendus tels), et anthropologique, la couleur de la peau : plus elle est claire, plus proche est-on du modèle arabe, devenu signe d'appartenance à l'aristocratie » (Chanudet C. 2001 : 200)

Cette distinction de couleur noir opposée à la couleur blanche (Bantou vs Arabe) porte sur une idéologie à dérive raciste que Chouzour (1994), Attoumani (1997) et Ibrahim (1999) avaient dénoncé. Il s'agit d'un monde binaire traditionnel associé jusque dans le monde des esprits djinns (les mauvais esprits/les bons esprits). Chanudet, en citant les trois auteurs, brosse cette idéologie raciste : « Au monde binaire fonctionnellement classificatoire de la tradition (Attoumani 1997), qui opposait nature/culture, femmes/hommes, intime/public, embroussaillé/hirsute-non épilé, sale/nettoyé, nu/épilé, mdji/liju, enfant/adulte, homme non marié/wanamdji, vient s'ajouter un nouveau système dual ethniquement discriminatoire. L'aspect bantou est opposé péjorativement à son inverse arabe, ce qui donne des couples d'opposés tels : esclave/homme libre, noir (makoua/blanc (arabe), animiste – mécréant (kafiri d'où vient le nom de cafre) – inculte (nyumbé) – sauvage / musulman – lettré – civilisé (usta'arabu), division qui se trouve reportée jusque dans le monde surnaturel des djinns. Les mauvais esprits, les masera, ont tous une dénomination bantou ; les bons esprits, les rauhani appartiennent tous au répertoire des noms d'origine arabe » (Chouzour 1994 : 67, cité par Chanudet C. 2001 : 200).

³¹Chanudet C., « Islamisation et Peuplement de l'arc Swahili : une nouvelle perspective », in *Etudes Océan Indien : Mare Prasodum, d'une rive à l'autre*, Paris, INALCO, n° 31, 2001, pp. 191-205

Ces oligarques formèrent alors trois clans ou dynasties qui se disputent le trône à Ndzuani : le Al Madoua ou El Madoua, Al Masseli ou El Massela et les Aboubacar Bin Salim. Il s'agit des trois divisions du matrilineage royal.



Photo 3, le sultan Saïd Ali ben Sultan Saïd Omar de la Grande Comore qui a régné de 1883 à 1893 puis exilé.

Source : *Aboubacar Saïd Mze responsable des Archives iconographiques du CNDRS 2014*

1.1.4. Anjouan au 19e siècle

1.2.2.1. Une stratification sociale formalisée

Les premiers témoignages historiques contemporains font état d'une **stratification sociale formalisée** fondée sur des statuts acquis par l'origine géographique et sociale et l'éducation. On distingue trois statuts³² :

-**Kabila** : en haut, nous avons les *Kabila* (nobles ou *Wangwana*) des lignages patrilinéaires qui ont pour origine des pères musulmans venus d'Arabie, de Chiraz, de l'Irak ou des villes-Etats de la côte orientale de l'Afrique et des mères des familles dominantes locales.

-**Wamatsaha** (les hommes libres ruraux) : les autochtones, anciens anjouanais des montagnes d'origine Austronésienne et bantoue, habitant les « Hauts ».

-**Warumwa** (les esclaves) : ils sont répartis en trois catégories :

-Les **esclaves domestiques** : qui, apparemment, jouissaient de la confiance de leur maître, bénéficiant souvent l'occasion des fêtes religieuses de mesures d'affranchissement, ou des célébrations familiales, des mariages et des naissances en particulier. Ils habitent dans la maison de leurs maîtres. En majeure partie, c'était des femmes dont certaines étaient des concubines.

³²De même en parlant de la structure sociale en Afrique, Hampaté Bâ précise que partout dans ce continent (en parlant de la savane), celle-ci est faite de trois classes (Nobles, Artisans et captifs). (Hampaté Bâ 1961 : 112).

-**Les captifs de case** (*Wadzalia, natifs*) : Ce sont des esclaves nés dans le pays et intégrés à la population anjouanaise. Ils bénéficiaient d'un régime assez libéral par rapport aux autres esclaves. Vivant dans des hameaux bâtis sur les domaines du maître, ils sont contraints de céder obligatoirement la moitié de leur récolte. Soumis à un régime drastique, ils devaient travailler trois jours par semaine dans le domaine de leur maître. Les jours restants, ils sont autorisés à cultiver leurs lopins de terre personnels. Certains de ces *Wadzalia*, issu du concubinage avec leurs maîtres, ces derniers les intègrent au sein de leur famille et on les élève comme le fils légitime du maître. Ils reçoivent leur part d'héritage.

-**Les Makua** (*Makua ou Makuwa*), esclaves amenés dans le pays et travaillant en majorité dans les plantations de cannes à sucre. Ils sont classés « : *au bas de l'échelle, amenée depuis peu de la côte d'Afrique. Leur méconnaissance de la langue locale et leur ignorance religieuse les exposaient au mépris des autres catégories de la population* » (J. Martin 1983, T.1 : 47).

Aux Comores, comme à Madagascar, ces esclaves africains ont été appelés généralement « *Makua* », même s'ils ne venaient pas des contrées peuplées par les *Makua*. On les différencie des autres populations par des tatouages sur leur visage. Leurs descendants sont toujours indexés et taxés de *Makua* (*Mshambara* – plur. *Wazambara*), même si leurs aïeux n'étaient pas esclaves (Noël Gueunier 2003-2004 : 152).

Très riches, les aristocrates anjouanais (ou comoriens) tirent leurs biens de la vente d'esclaves et en les louant plus tard aux planteurs.

1.2.2.2. 1.1.4.2. Une société esclavagiste

L'aristocratie anjouanaise était esclavagiste, et prend part à la traite en particulier au 18^e siècle. Kana Hazi mentionne dans son ouvrage qu'à partir de 1715, les flux des esclaves se dirigeaient vers les Mascareignes (Maurice et la Réunion) pour alimenter les plantations de cannes à sucre : « *A partir de 1715, les Mascareignes où se développait la culture du café deviennent, à leur et fortement, demanderesse des mains d'œuvre, c'est aussitôt, pour les seigneurs négriers de l'archipel, une incitation à diriger la filière des esclaves vers les planteurs des deux îles françaises.* » (Kana Hazi 1997 : 115).

Anjouan était devenu la plaque tournante du commerce des esclaves d'après certains témoignages notamment :

- (E. de Froberville 1845) : Selon Mayeur 1909, Beniowsky voulait en 1785 « *établir à Nosy-Be une traite d'esclaves noirs par l'intermédiaire des Arabes d'Anjouan, en possession de ce commerce depuis 2 siècles environ// (Ces derniers) tiraient ses esclaves des côtes de l'Afrique, les portaient aux îles d'Anjouan et, de là, les menaient à Bombetok où ils avaient un comptoir* » cité par (Kana Hazi 1997 : 115).

-L'Amiral Anglais F. Moresby notait le 18 avril 1826 qu'une fois achetés, les esclaves transitaient à Anjouan (Johanna) avant d'être acheminés vers les Mascareignes : « *Les noirs étaient achetés sur la côte par les Arabes, puis transportés à Johanna (Ndzou'ani) et, de là, à Bombetok sur le (Nord) Ouest de Madagascar, d'où ils étaient acheminés (par voie de terre) jusqu'à la côte Est de l'île. Là, de Foulpointe ou de Tamatave, ils embarquaient pour les colonies (de Bourbon et de l'île de France)* »/ANM I A II/ (Ibid).

-En 1791, un Français se rend à Anjouan pour acheter des esclaves, sous réserve d'aider Cheikh Salim à faire des descentes à Mohéli ou à Mayotte : « *Le prince-roi (Cheikh Salim) nous reçut fort bien. Il se disposait à soumettre par la force des armes les îles de Mayotte et de Mohéli qui avaient refusé de lui payer le tribut accoutumé. Il nous demanda de transporter son armée à*

Mayotte. Comptant sur sa victoire, il nous promet 300 à 400 esclaves » Mémoire du capitaine Péron 1824 (J.F. Gourlet et al 1995 : 87).

-Fressange précisait en 1803 que « *Les esclaves qu'on achète à Saint Marie sont presque tous des Anjouanais* » (Grandidier 1912 cité par Kana Hazi 1997 : 19).

Au 19^e siècle l'élite tirait ses ressources financières en louant leurs esclaves aux planteurs : à Mpomoni chez le planteur Sunley, dans les plantations de Mawana Abdallah III à Bambao, dans la plantation de Benjamin Franklin (les comoriens l'appelaient *Draktrari* car il était chirurgien) à Patsy ou en les vendant aux négriers pour les plantations à l'île de France (île Maurice) et à l'île Bourbon (la Réunion).

Mze Maitoine³³ montre l'hypocrisie d'un cheikh qui fait travailler ses esclaves en les amadouant. L'objectif était la multiplication par la naissance :

« Ba Mbaraka est (l'esclave fils) c'est-à-dire Cheikh Soilihi le traitait comme son fils...Je ne crois pas s'il s'agissait d'un état d'âme de la part du Cheikh Soilihi (je ne mets pas en cause son esprit de sainteté, ni son honnêteté), mais plutôt d'un calcul économique car durant cette période, il y avait un besoin des mains d'œuvres vers les Mascareignes. Les féodaux Ouaniens avaient rejeté l'idéologie domonienne ancré sur les maltraitements des esclaves. Les Waniens (Ouaniens) avaient adopté le système Malgache : l'élevage et la multiplication par la naissance... ». (Annexe A, T. II, p. 15)

A mon avis, il était difficile de se procurer des esclaves durant cette période. Les prix flambaient et les esclaves étaient acheminés aux Mascareignes. La voie la plus sage pour avoir plus d'esclaves, en bonne santé et fort physiquement, était d'opter la méthodologie malgache citée plus haut. C'est pour cela que les maîtres attribuaient, respectivement, à leurs esclaves des emplacements à l'extérieur de la Médina pour qu'ils construisent leurs cases et se réunir.

Aux yeux des esclaves c'était le « bonheur » de se regrouper et éventuellement former « une famille » ou deux. Or le fond du puzzle était de maintenir le niveau de cheptel pour pouvoir alimenter les trois catégories d'esclaves :

- Les esclaves domestiques
- Les esclaves des champs
- Les esclaves porteurs de palanquin (*Fitako*).

Comparés aux sévices perpétrés dans les autres régions, la vie des esclaves à Ouani était « saine et sans trop d'embûches ». Beaucoup d'esclaves fuyaient les autres régions pour se réfugier à Ouani. C'était leur seul salut.

Jean Martin signale qu'après la signature du traité d'abolition de l'esclavage à Anjouan entre le sultan Abdallah III et les Anglais représentés par Frédéric Holmwood, le 10 octobre 1882 au palais de Bambao, la famille du sultan ainsi que les aristocrates anjouanais, s'opposaient farouchement à l'application de ce traité qui va leur priver des ressources financières. Les dirigeants des plantations qui avaient aussi peur de perdre leurs mains d'œuvres serviles, avaient aussi pris part à la fronde. Des imams, menaient une campagne de déstabilisation en répétant que si le traité est appliqué, c'est la foi et les mœurs qui allaient être gravement compromises et que la religion était visée une fois que les esclaves seront libérés.

Une guerre civile éclate à Anjouan en juillet 1884 et s'est soldée par la victoire du sultan et le traité n'a pas été appliqué. D'où la revanche des esclaves en 1891. (Martin J. 1983, T.II : 15-16).

³³ Un de mes informateurs, annexe A, T. II, p. 15

Intronisé par sa famille le 7 Avril 1891, le sultan Said Othman a pris un Dahir (un décret) le 10 avril 1891 pour abolir l'esclavage à Anjouan. Ce qui a précipité la révolte des esclaves. A Anjouan, les règles de succession ne sont pas approuvées dans les familles aristocratiques. Le résident français n'a pas voulu protéger le prince Salim.



Photo 4 : Trois jeunes esclaves à Fumbani à côté de Sima. Fumbani, site du bord de la mer occupé par un colon appelé Lauren. Le premier colon a planté de la vanille à Anjouan et avait aussi introduit deux chevaux, mais tués lors du cyclone de 1903. Il tenait un registre pour pouvoir contrôler les naissances.

Source : *Photo prise par le colon Lauren au XIXe, remise par Abdallah Daoud ex-agent du CNDRS 1997*

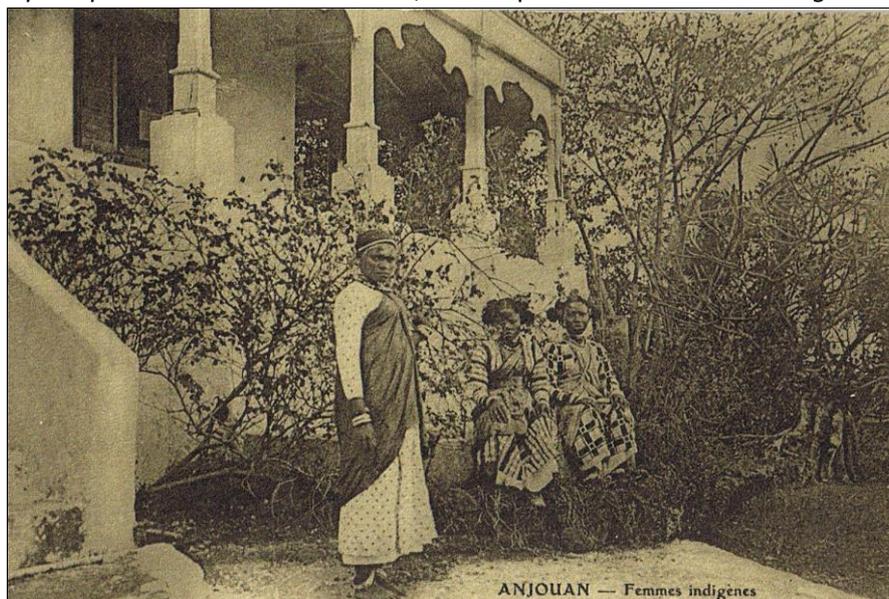


Photo 5 : Trois femmes indigènes (esclaves), concubines du sultan Abdallah III au palais de *Darini* à Bambao la Mtsanga. Deux habillements et deux coiffures différents ainsi que les parures, pieds nus.

1.2.2.3. 1.1.4.3. L'abolition de l'esclavage à Anjouan

Par les traités du 10 octobre 1882, passé entre Frédéric Holmwood et le sultan Abdallah III, après plusieurs jours de pourparlers serrés, au palais de Bambao « *Darini* », ce dernier s'était engagé tant à son nom qu'en celui de ses successeurs éventuels à mettre fin à l'esclavage dans ses états avant le 4 Août 1889. Le Foreign Office entendait veiller à l'exécution de cette promesse.

Quand la nouvelle fut connue, les notables, les chefs religieux, les hommes libres se révoltèrent. Grâce à sa garde (composée de trois cents guerriers Makua armés de fusils et d'un petit canon, commandés par le général Alaoui Mohammed), Abdallah III sort vainqueur de cette guerre civile.



Photo 6: Sultan Mawana ABDALLAH III³⁴ (1855 – 1891)

Source : Bourhane Abderemane – Photo prise au musée du CNDRS le 20 octobre 201

Entre temps, le sultan Abdallah III et le commandant de Mayotte, l'homme de couleur Anne-Philothée Gerville Reache, chef de la colonie, signaient une convention le mercredi 21 avril 1886, connue sous le nom du « traité Franco-Anjouanais ». Celle du 19 octobre 1887 permettant l'installation d'un résident français à Anjouan et d'un tribunal mixte destiné à régler les différends

³⁴Régna de 1855 à 1891. Aristocrate esclavagiste, ce puissant Sultan fut le pionnier de l'Economie Capitaliste en favorisant la création et le développement de l'industrie sucrière à Ndzuan. En 1863, il avait construit son Palais « *Darini* » à Bambao la Mtsanga et son Usine de Sucrierie à Marahani. Le 23 Avril 1886, il signa le premier traité Léonin (du Protectorat). Il mourut à Bambao le 31 Janvier 1891 (02 février pour certains).

entre les anjouanais et les étrangers. Le sultan Abdallah III s'opposait catégoriquement à l'installation du résident français dans l'île. Pour imposer leur dictat, en décembre 1886, le capitaine de vaisseau Dorlodot des Essarts et Gerville Reache menacèrent « *Mawana* » de l'évincer du pouvoir et en mars 1887, la capitale Mutsamudu était assiégée par quatre navires de guerre français. Les fusiliers marins des navires *Hussard* et *Vaudreuil* avaient investi la Citadelle pour neutraliser les gardes du Sultan.

Ce dernier était contraint de signer le 26 mars 1887 avec Dorlodot des Essarts une convention additionnelle au traité du 21 avril 1885 imposant ainsi l'installation d'un résident Français qui avait la main mise dans les affaires du sultanat. C'est dans cette optique que le 1^{er} résident Français Théodore Troupel arriva à Anjouan en 1887. Rappelé un an plus tard, il fut remplacé par le Dr Louis Ormière. (Roland Barraux).

Le 26 Janvier 1889, sur les conseils du Résident, le sultan signait un Dahir proclamant l'abolition de l'esclavage dans ses états...Le décret n'était pas promulgué...Mais surtout Abdallah, Jaffar et Ormières étaient parvenus à biaiser le traité de 1882 en incluant des dispositions restrictives : « *Tout affranchi qu'ils étaient, les esclaves devaient demeurer cinq (5) ans au service de leurs anciens maîtres...* ».

Les esclaves, après la mort du sultan Abdallah III « *Mawana* » survenu à Bambao dans son palais de « *Darini* » le 31 janvier 1891 (2 février 1891 pour certains), se sont révoltés. Ce fut l'un des frères du Sultan (au lieu de son fils le prince Salim), Said Othman qui est reconnu comme le nouveau sultan d'Anjouan par le Conseil de Famille et acclamé par les notables venus des diverses régions de l'île. Il a été intronisé sultan d'Anjouan le 7 avril 1891 au palais (*Ujumbe*).

Comme disait Maurice Lengellé en se référant à ce qui s'est passé dans d'autres pays qu'une fois libéré, les esclaves s'en prennent à leurs anciens maîtres. On observait le même cas à Ndzuani : « [...] *L'encre des affiches annonçant leur liberté aux noirs de la Jamaïque, de Haïti, de la Louisiane, n'était pas sèche que, déjà, les premiers conflits éclataient entre propriétaires et affranchis* ». (Maurice Lengellé 1955 : 102).

Guy Fontaine, encore une fois, montre la domination des arabo-chiraziens, un esclavagisme qui ne dit pas son nom : « [...] *les membres possédants (nobles) dirigeant la production, consommation et l'allocation des ressources laissant aux classes inférieures le travail des exploitations...* ». (Fontaine G.1998 :13-14).

A part cette révolte, les aristocrates se sont appauvris de plus en plus, privés de leurs ressources d'antan, les esclaves. Jean Martin l'avait signalé dans sa note (150 T. 2 : 347) comme quoi « [...] *Autrefois, l'homme parti ou vendu, le Comorien gardait la femme, nourrissait les enfants, marchandise de production pour lui. L'esclavage aboli, les enfants ne sont plus qu'une charge qu'il ne veut pas assumer et les femmes restent sans soutien, sans appui, sans mari, avec des enfants à nourrir* » (Martin J. 1983, T.2 : 347).

1.2.2.4. 1.1.4.4. Conséquences immédiates

Une ère de désolation s'ouvre alors...Il y avait un énorme désordre perpétré par les esclaves *Makuwa* d'Abdallah III. Le résident Ormières a dû être évacué sur Mayotte avec sa famille et ses employés tant le séjour de Mutsamudu était devenu dangereux pour lui. Les frères d'Abdallah notamment Said Othman qui s'opposaient farouchement à l'affranchissement des esclaves, sont maintenant en faveur d'une libération immédiate. Ces esclaves une fois libérés, leur serviront de protection (petite armée) pour se maintenir au pouvoir. Said Othman était intronisé par sa famille au détriment du prince Salim Ben Abdallah III, l'héritier légitime de trône d'Anjouan.

Isolé à Bambao, le prince Salim³⁵ allait jouer son va-tout en armant les esclaves de son père pensant que ces derniers allaient le protéger et l'aider à acquérir le pouvoir confisqué par son oncle Othman. Mais une fois armés, sous la conduite de leur chef *Lopa*, ils se rendirent maître de domaine de Bambao. Le prince Salim fut obligé de se réfugier à Domoni chez sa tantela Princesse Boueni Djoumbé Matche Halimatandis que Saïd Othman fut acclamé à son tour par les insurgés. Il signa « *un Dahir* » (un décret) le 10 avril 1891 pour l'affranchissement immédiat de tous les esclaves se trouvant dans l'île. Encouragés par cette libération, les insurgés ont attaqué la ville de Domoni, Ouani et Mutsamudu en pillant et en massacrant des aristocrates.

Voyons les témoignages de Mze Maitoine (Père Mtsuzi né en Août 1923 à Ouani) l'un de nos informateurs :

« Wakati Sultwani Abdallah afa wafanya mpango wa makuwa amba narireme imiji ; wafanya mpango wuwo vahano vurongolwawo amba « Hamlebe » Bambao la Mtsanga hoho !. Hoho vahano makonseya ya mfulume wakoka, Hamlebe. Waindre wafanya hule amba : « lewo na avasavani mfulume afu ilazimu vuke liberté » ; na kakila muntru aka na mrumwa...wantru wa konunuwa mrumwa. Wantru wafanya komisio amba kula aliyo, risishemeledja amba risitswaha Bambao la Mtsanga Hamlebe be vwa konse. Ivuriya vavo, waendre wahadisi iyisa.

Wurumwa warumwa na wa Domoni, na wufudjari ya vira Domoni, Mtrumama washii Domoni...Mtumama washii makua, dagoni aka, amba alawa ahomo, ata ahija, wakoringa dremba mawundra yale wamtriya wumbeli. Zo zihidjiri Domoni, wurumwa yaka Domoni. Ivoyadjiri, inkondro lazima waje walipve kiswa bé. Domoni iremwa wuku ; wantru wamkirini maharibi. Vavo dre watake y Domoni ».

Quand le Sultan Abdallah décède (le 31 Janvier 1891), les « Makuwa » se disaient entre eux d'aller attaquer les villes (sous-entend : Domoni, Ouani et Mutsamudu) ; ils avaient préparé ce coup dans un lieu appelé Hamlebe à Bambao Mtsanga, là-bas ! ...C'était là-bas que les conseillers du Sultan exerçaient, à Hamlebe. Ils sont allés là et ils se sont dit que : « puisque maintenant le Sultan est mort, il faut qu'il y ait une liberté » ; à tous ceux qui possédaient des esclaves et ceux qui en achetaient. Ils avaient formé une commission chargée d'interpeler (les esclaves) qu'on avait besoin de nous à Hamlebe, Bambao La Mtsanga car il y avait une réunion. Ils se sont rassemblés là, et ils se sont entretenus.

Le pouvoir qu'avait exercé par les Domoniens, ainsi que les exactions qui avaient eu lieu à Domoni, les femmes de Domoni... les femmes esclaves Makuwa (esclaves domestiques), dans les maisons où elles étaient, une fois sortie et si elles tardaient à rentrer, et quand elles revenaient, on prenait un long aubergine et on lui enfonçait dans son sexe (par sa maîtresse ou son maître. C'est l'enfer). Ceux-ci s'étaient passés à Domoni, l'esclavagisme qui sévissait à Domoni. Puisque les choses se sont passées ainsi, en cas d'attaques, les esclaves allaient se venger (contre leurs maîtres et leurs maîtresses). Domoni a été attaqué la nuit ; les gens se trouvaient à la mosquée pour (prier) le « Maharibi » c'est-à-dire la prière du coucher du soleil. C'était le moment où ils attaquaient Domoni.

En ce qui concerne la ville d'Ouani, notre informateur relate les différentes péripéties des événements de 1891 quand les esclaves pénétraient dans la médina :

³⁵Saïd Salim Ben Sultan Abdallah III est né à Mutsamudu vers 1864. Sa mère Boueni Malali, cousine de son mari, appartenait à l'aristocratie de Domoni

« [...] Akati wale waja amba washojorema wumuji, wasiki mlongo. Ba Madruwa, ivo wuwo, ahimi ne ashemeledja:

«Hé! Hé! Hé!!!, rambilwa amba muntru wuwo aka mlibwapvu... Ishemeleya wo! Wo! Wo!!!, riwunéké!!! (Riringé awu kararinga?), riringé!!! Mwana mtrubaba apara maha sita, nalale, maha mitsano nalale, maana wuwo atso shindra amayizi trongo. Mwana wuwo atsoshindra amayizi trongo...Be, mtrumama musiwuwe!. Desiziyo itolwa halilo...Na muntru atrawa angiya wushoni, musingiye (hari ya malalawo yawo), namuntru ashiya wumuro wa muji wuwo alawa hoho musidrunge! (yaani malalawo wa ya fanya) ».

Quandils [les esclaves] étaient venus attaquer la ville, ils avaient bloqué les portails. BA Madruwa, celui-là, debout et criait : « Hé ! Hé ! Hé !!!, on nous avait dit que cet homme-là était costaux...Ils avaient lancé leur cri wo ! Wo ! Wo !!! Riwunéké !!! Nous l'avons pris !!! (La ville est à nous ou non ?) et les autres répondaient : « riringé !!! Riringé !!! » nous l'avons prise !!! Nous l'avons prise !!! [Le chef continuait à haranguer ses hordes]. Les enfants de six ans devaient être éliminés, ainsi que ceux de cinq ans, parce que, eux, ils pouvaient raconter des choses. Cet enfant-là pourrait se souvenir de ce qui s'était passé... Mais, ne tuez pas les femmes !. C'est la décision prise... Ne suivez pas celui qui fuyait pour se cacher dans les toilettes (à cause de leur remède), celui qui avait traversé la rivière (*Mro wa Muji*) ne le poursuivez pas ! (en contact des saletés, le pouvoir de leur magie ou de leurs sorcelleries s'estompaient et ne réagissaient pas).

Wantru wararu der wafa: Bakokwahe wa monye Amdallah Charif, awulawa Bangani vwa muji. Na wayé ambulwa amba sabu, wantru wale wangiya mjini. Akintsi kamwe vale, asisoma. Arongowa amba: « ka madja yangihwa basi tsisitrawa imaliyangu ».

Ba Msa Beja Wani...Beja wuwo wumkiyawo, der Kilingeni. Wuwo aka der mfalume muhu wa Bejani, amba ahirongowa kadha... Waiyé arongowa amba: « Tsisi trawa! ». Akintsi djahe shilindroni hahe. Aharaya amba tsisi trawa muntru. « Muntru katrawa imaliyahe, gé? » vavo! Shiwudjabari. « Muntru namnuuwa!Fuma lapé!!! »

Bakokwahe wa Sidi Mdiladji, wuwo a Mwali. Awulawa mkiriju. (mkundru dro jawulé)... Kwamona? Basi, Bakokwawo. Wantru wararu de wawulawa vani.

Troispersonnesavaienttrouvé la mort à Ouani: Le grand-père de monsieur Amdallah Charif, tuéà « *Bangani vwa Muji* » la place publique. On lui avait informé que paraît-il, ces gens-là [c'est-à-dire les esclaves] avaient pénétré dans la ville. Il restait Seulement là, en lisant. Il avait dit que : « Si c'était écrit (que je dois mourir ici, ça va) je n'abandonne pas mes biens ».

Ba Msa Beja Ouani... Ce Beja que tu avais entendu, est de *Kilingeni* (quartier d'Ouani le long de la rivière). Il était le grand maître de Bejani. Quand il disait ceci (les gens exécutaient à la lettre ce qu'il disait)... Lui, il avait dit : « je ne fuit pas ! ». Il était assis à la place publique de *Kilingeni*« *Shilindroni* » chez lui. Il avait refusé de fuir. « On n'abandonne pas ses biens, comment ? » Là ! Avec arrogance. « Quelqu'un que j'avais acheté ! » (Ces gens-là je les avais acheté) fiche moi la paix ».

Le grand père de Sidi Mdiladji, Sidi Mdiladji est à Mohéli. On l'avait tué à la mosquée. « Il était d'un teint clair comme ça)... Tu ne l'avait pas vu ? Alors, c'était leur grand-père. Trois personnes ont été tuées ici.

Bako Momlozema wuwo Makuwa. Akana paja. Amba wuwo der amuwa bakokwahe wa monye Ahmadi Amdallah Charif. Amuwa Bangani vwa muji vani, amuwa Bangani vwamuji. Vani kamwe Idjilane aliyo naliduka lahe, vale, idjimwa. Suku idjimwa... suku i djimwa.

Ce Bako Momlozema est un « *Makuwa* ». Il avait une grande taille (il était très robuste). Et c'était lui qui avait assassiné le grand père de monsieur Ahmadi Amdallah Charif. Il l'avait tué à « *Bangani vwa Muji* » la place publique. Là où Idjilane (le receveur) a sa boutique actuellement, là-bas, un vendredi. C'était un vendredi... C'était un vendredi. (Mze Maitoine Annexe A, T. II, p. 15)

Certains de ces derniers s'étaient réfugiés à Mpomoni sous la protection du puissant colon britannique William Sunley ainsi qu'à Patsy chez l'américain Benjamin Franklin Wilson.

Grâce à l'intervention française du 23 avril 1891, le calme est revenu après plusieurs mois d'instabilité. Le prince Saïd Omar a été installé par quelques officiers supérieurs comme sultan d'Anjouan en présence du gouverneur Papinaud. Le chef des esclaves *Lopa* fut tué à *Gobeni*. Le 17 mai 1891 le prince Salim s'est rendu. Et peu après, ce fut le tour du sultan rebelle Saïd Othman et ses partisans. Le 2 octobre 1891, ils (prince Salim et le sultan Saïd Othman) furent embarqués à bord du Rio Grande pour Obock et le 13 novembre 1891, ils avaient pris place à bord du paquebot Calédonie et déportés en Nouvelle Calédonie.



Photo 7 : Saïd Mohamed Sidi, fils du sultan Saïd OMAR, dernier sultan d'Anjouan (1892-1909). Il abdiqua le 30 mars 1909. A côté de lui, le drapeau du Royaume d'Anjouan (croissant de lune, étoile et une main tendue) à Ujumbe à Mutsamudu.

Source : *Bourhane Abderemane – Photos prises au musée du CNDRS le 20 octobre 2010*

Le 15 mai 1891, le sultan Saïd Omar avait pris un décret confirmant le Dahir du Sultan Saïd Othman sur l'abolition de l'esclavage à Anjouan. Le sultan Saïd Omar mourut à Mutsamudu, le 15 avril 1892. Son fils aîné Saïd Mohamed Sidi, né d'une mère mahoraise « Bweni Haloua » fut installé par les autorités de Mayotte sultan d'Anjouan le 15 mai 1892.

Rendu à un rôle d'apparat et ne pouvant plus défendre les intérêts de ses sujets face aux exactions du résident Français, le sultan Saïd Mohamed Sidi signait une lettre d'abdication auprès du Gouverneur général Victor Augagneur, le 30 mars 1909.

Le 09 avril 1908, les quatre îles sont alors rattachées par décret gouvernemental à la colonie de Madagascar et dépendances. La loi du 25 juillet 1912 érige les îles d'Anjouan, de Mayotte, de Mohéli et de la grande Comore en colonie française (rattachées à Madagascar dirigé par Victor Augagneur, nommé de 1905 à 1910) d'où l'expression « Madagascar et dépendances ».

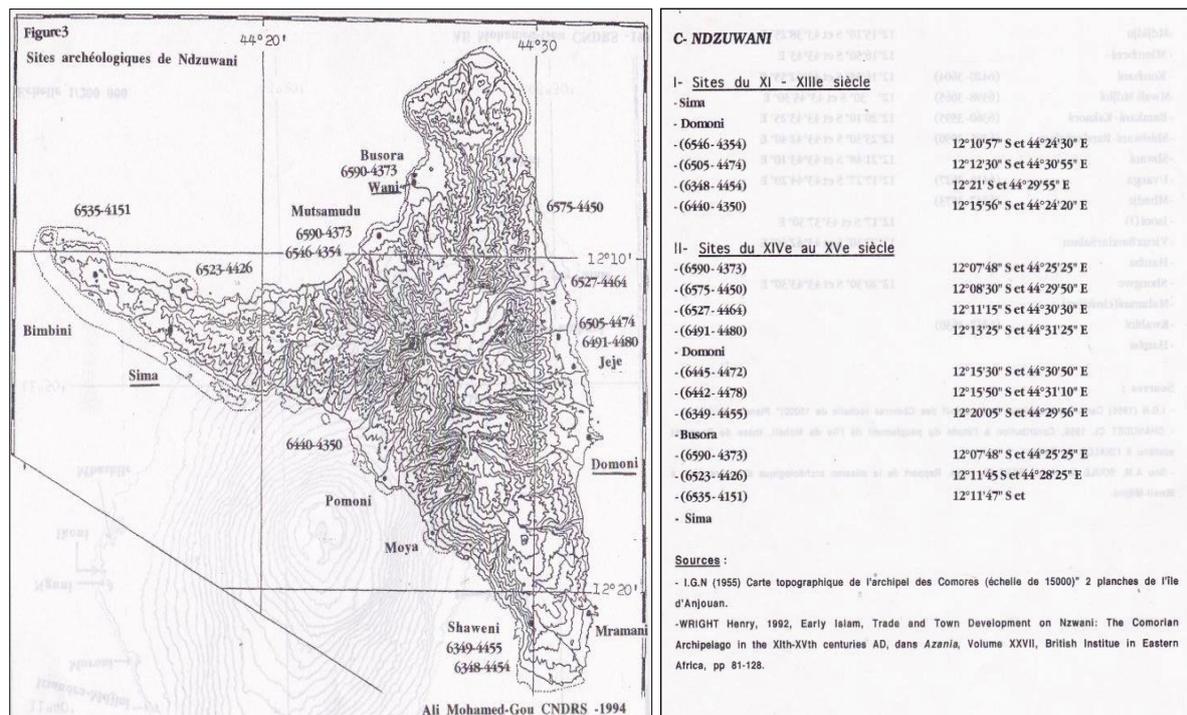
1.2. Sites archéologiques et sites de culte : les ziara

Les sites archéologiques sont devenus des lieux de cultes ou du moins d'offrandes. Les pratiques rituelles sont une manière de se relier au passé, d'entretenir une mémoire. Elles ne peuvent être comprises qu'en relations avec les récits de la tradition et avec la connaissance archéologique.

On distingue trois grandes phases historiques correspondant aux périodes archéologiques observées :

- La période Dembeni ou période villageoise (IXe-Xe s)
- La période Hanyundru ou période Arabo- chirazienne (XIe-XIVe)
- La période Classique ou période moderne (XVe– XVIIIe s).

Les travaux de Henry Wright ont porté sur des sites de Mayotte, Anjouan et à la Grande Comore. Ils ont été complétés par les études de Claude Chanudet à Mohéli, Claude Allibert, Paul Sinclair et nous même ». (Gou,2001 : 44-53).



Carte 3 : Carte des différents sites archéologiques d'Anjouan

Source : Ali Mohamed Gou : *Les sites archéologiques des Comores (décembre 1994)*

Cette carte montre la localisation des sites archéologiques ainsi que leurs coordonnées géographiques.

Les fouilles archéologiques effectuées à Anjouan ont été focalisées à Ziara-Sima par Vérin P., Wright H., Ali Mohamed Gou, puis à Untsoha (à Ouani) par Claude Allibert et Ali Mohamed Gou Ce n'est qu'en 2006 que le Réseau des Archéologues Africains ont procédé à des prospections dans deux grottes (*Bazin-Nguni et Hamampundru*). En février 2009, une équipe d'étudiant de Dar-es-Salam,

accompagné par le professeur Felix Chami ont fouillé la grotte de Bazimini. D'autres études ont été menées à Sima et à Domoni par l'INALCO, l'Université de Michigan, L'université d'Antananarivo, ainsi que celui d'Uppsala. Sima et Domoni font partie des principaux sites archéologiques médiévaux du sud-ouest de l'océan Indien.

TABLEAU 1 : REPERAGE DES SITES ARCHEOLOGIQUES A ANJOUAN

Nom des sites	Période	Coordonnée Géographique
Bambao	XIe – XIIIe siècles	12° 13' 25" S 44° 31' 25" E
	XIVe – XVe s	12° 12' 30" S 44° 30' 55" E
Bandrani Vouani	XIe – XIII e siècles	12° 15' 56" S 44° 24' 20" E
Busora Baswara	XIVe – XVe s	12° 07' 48" S 44° 25' 25" E
Domoni	XIe – XIIIe siècles	
Fumbani	XIVe – XVe s	12° 11' 45" S 44° 28' 25" E
Harimbo	XIVe – XVe s	12° 08' 30" S 44° 29' 50" E
Jeje	XIe – XIIIe siècles	
Mutsamudu	XIe – XIII e siècles	12° 07' 48" S
	XIVe – XVe s	44° 95' 25" E
Ongoni	XIVe – XVe s	12° 11' 15" S 44° 30' 30" E
Shaweni	XIe – XV e siècle	12° 21' 05" S 44° 29' 55" E
Shisiwani	XIVe – XVe s	12° 11' 45" S 44° 11' 45" E
Sima	IXe – XVIIIesiècles	
	XIe – XIIIe siècles	
Vouani	XIe – XIII e siècles	12° 15' 56" S 44° 24' 20" E

1.2.1. La grotte de Bazimini

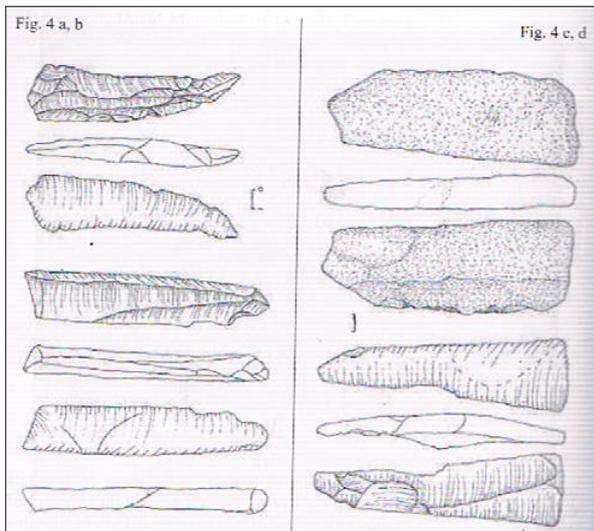


Figure 2

Figure 2 : Shisiwani, Anjuani stone tools (Voir Fig. 4, Felix Chami 2011 : 816)



Figure 3

Figure 3 : Swahili pottery from Bazimini Cave (Voir Fig.3 Felix Chami 2011 : 815)

Source: Tiré de l'article de Felix Chami « Archaeological research in Comores between 2007 to 2009 »

Les fouilles ont démontré une occupation à l'âge de pierre puis à la période swahilie. L'inventaire des matériaux « Inventory of other materials » mentionne:

- Trench 3 (Level 60 – 70 cm Charcoal
- Trench 3 (Level 80 – 90 cm Charcoal
- Trench 1 A (Level 20- 30 cm.....Bone
- Trench 1 A (Level 40 – 50 cm.....Coin
- Trench 1 B (Level 46 – 56 cm.....Iron objects
- Trench 1 B (Level 56 – 66 cm.....Beads

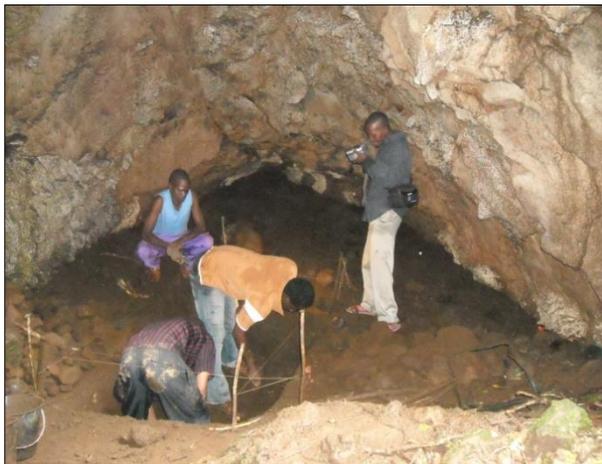


Photo 8

Photo 8 : Montre un carré de fouille effectué par les étudiants de l'Université de Dar-es-Salaam section Histoire et Archéologie à l'intérieur de la grotte de Bazi-Nguni (Bazimini) à Anjouan.



Photo 9

Photo 9 : Exposition des tessons de poterie locale issue des différentes couches stratigraphiques (à Bazimini).

Source : Bourhane Abderemane – Photos prises le 09 février 2009

Chami montre l'importance du site archéologique, daté de 1200-1400 AD: *The cave was found to have the main cultural layer at 20-40 cm being of Swahili period to be discussed later. At the bottom, in about 50-60 was found a concentration of broken and chaped stones, most of them seeming to be flakes. No artifact was confirmed, but it is obvious that such many shaped stone fragments, in a layer of 10 cm below that of the Swahili perod, suggests human occupation of Stone Age. Two charcoal samples from this stone material layer provide a date of AD 1200 and 1400.*"(Felix Chami F. 2011: 813-814-815)

Ali Mohamed Gou avait recueilli des pierres taillées dans la région de Shisiwani. Après les avoir fait examinées par le professeur Dr Fidelis Masao. Chami pense que des pierres semblables ont été datées à Zanzibar, évaluées à 4000 ans avant J.C. C'est un indicateur qui montre que la culture Néolithique se trouve aussi aux îles Comores (Chami F. 2011 : 816-817)

1.2.2. Sima ziayarani

1.2.2.1. Le site archéologique

Le site le plus important reste celui du Ziarani-Sima, daté du VIIIe-IXe siècle où plusieurs prospections ont été faites par Pierre Vérin, Wright Henry .et Ali Mohamed Gou. La première mosquée y fut construite fin Xie début XIIe siècle. Considéré par les chercheurs comme étant un des sites archéologiques majeur de l'archipel des Comores où on trouve les trois phases d'occupation culturelles : Phase Dembeni Archaïque (VIIIe-Xie siècle), Phase Hanyundru (Xie-XIIIe siècle) ou Période Islamo-Shirāzien et Phase Ntsingoni ou Période classique (XIVe-XVIIIe siècle). Ce site met en évidence des vestiges visibles notamment des tessons de poterie local de la période médiévale, de plusieurs produits commercialisés (tessons de céramiques importées etc.) et de plusieurs vestiges de produits locaux consommés par la population locale ainsi que des ruines de monuments en pierre (les maisons, les tombeaux et la mosquée).



Photo10 : Reste du Mihrab à Ziarani-Sima un GPS posé sur le reste de colonnes torsadées en corail. Un œuf déposé sur ce mihrab (un lieu sacré)

Source : Bourhane Abderemane, photo prise le 07/6/2006



Photo 11 : Un *Mwalimu* avec son hôte à *Ziarani-Sima*, un sachet contenant des offrandes posées à côté de la jeune fille.

Source : Bourhane Abderemane, prise de vue le 08/06/2014

C'était la première capitale d'Anjouan (VIIIe). Ancienne chefferie du temps des *Beja*, la ville commençait à se développer au temps des *Fani* avec des constructions en dur (mosquée Xie siècle, palais etc.). Vieux Sima fut occupé continuellement jusqu'au moment des Razzias Malgaches (de 1790 à 1820) où des pirates malgaches (Sakalava et Betsimisaraka), à bord de leurs grandes pirogues (*Lakandafitra*) (de 8 à 10 m de long sur 2 à 2m50 de large et pouvant porter de 40 à 50 guerriers), viennent aux Comores piller, massacrer et amener femmes et enfants en esclavages à Madagascar et ceci tous les cinq ans. A chaque expédition, les assaillants regroupent 400 à 500 pirogues qui portent 15.000 à 18.000 hommes : lieu de rendez-vous général de toutes les pirogues avant de partir à l'attaque des îles, c'est l'île de Nosy-Be.

Grâce à son attachement à ce lieu, la population de la région s'est opposée à la construction de la route goudronnée reliant Sima aux autres régions de l'île notamment Pomoni et Moya. Au premier passage des engins, une bonne partie du site a été rayée de la carte entraînant la disparition à jamais des traces matérielles de la culture comorienne. Les différentes campagnes de fouilles réalisées par Vérin, Wright (en 1964, 1966, 1981 et 1992) ont été réalisées sur des secteurs assez restreints par rapport aux 11 hectares du terrain. Pour mieux gérer la superficie restante et éviter la destruction du site, une étude sur la prospection géophysique non destructive a été réalisée en janvier 2000 par des chercheurs comoriens et ceux de l'Institut et Observatoire Géophysique d'Antananarivo (Madagascar). Il faudrait compléter les données qui ont permis d'identifier les différentes phases d'occupations humaines, en affinant les couches stratigraphiques. *Ziarani-Sima* est considéré par les scientifiques comme un laboratoire capable de nous fournir d'autres données qui nous permettrait de mieux connaître l'évolution de la société anjouanaise du début du peuplement de l'archipel au XVIIIe siècle.

Lors de notre visite en 2015, on se posait beaucoup de question sur l'avenir du site. La dégradation accélérée des structures visibles ne permettra pas facilement aux archéologues l'installation immédiate des carrés de fouilles. Autres inquiétudes, les limites de l'extension du site ne sont pas connues. Par rapport aux autres sites du XVIIe-XVIIIe, abandonnés, on trouve souvent des murailles entourant les villes pour se protéger des invasions malgaches, or à Sima, la ville n'est pas entourée ni par une muraille, ni par une clôture naturelle.

Abandonnée durant les razzias malgaches au XVIII^e siècle, l'ancienne ville est devenue un Ziarra appelé *Ziara-Sima* où on véhicule le miracle d'une auge ou bassin appelée *Nyungu ya shuma* (une marmite en fer).

La recherche archéologique a mis en évidence qu'il s'agit d'une marmite en chloritoschiste. Ce matériau, inexistant dans l'archipel, provenait des carrières du Nord-Est de Madagascar. (Allibert C. 2000 : note n° 22, p. 13). Vérin (1962) rapporte qu'« en dehors de Madagascar aussi, à Anjouan par exemple, un élément culturel Rasikajy a été signalé par Barraux qui mentionne l'existence au village de Sima d'une curieuse auge en chloritoschiste, apporté là depuis un temps immémorial ». Aussi cet état de lieu interpelle-t-il également l'attention sur les importants mouvements commerciaux ou non ayant eu lieu entre la côte orientale de l'Afrique, les Comores et Madagascar, par relais avec le Moyen Orient et même la Chine (*ibid*) (cité par Rabemanantsoa et al 2001 : 143).



Photo 12 (à gauche) et photo 13 (à droite) : La marmite en fer « *Nyungu ya shuma* » Ziarani-Sima (auge en chloritoschiste), détruite. (Les morceaux se trouvent au musée du CNDRS Moroni).
Source : CNDRS Moroni 2014—photos prises (à gauche en 1983 et à droite en 1985)

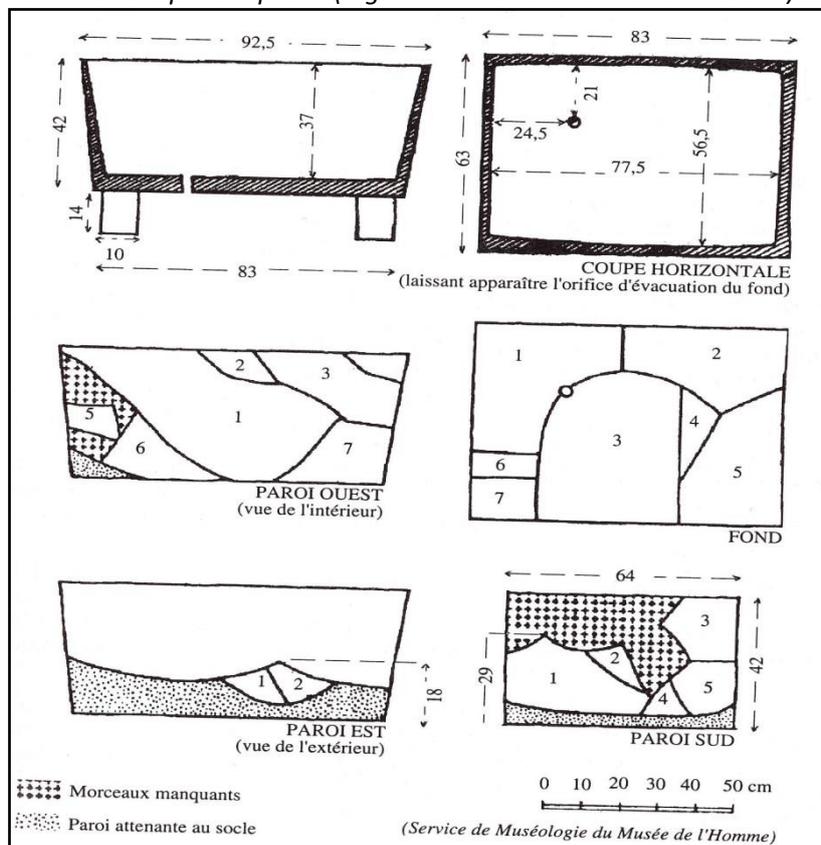


Figure 4 : La cuve sacrée de Sima en chloritoschiste appelé en comorien « *Nyunguya shuma* ». Un culte populaire est voué à ce bassin sacré.

Source : Tiré de l'article de Jean Claude Hébert « Le bassin sacré du vieux Sima à Anjouan, dit « *Nyungu ya chuma* », Marmite en fer », in *Anjouan dans l'histoire*, Paris, INALCO, Etudes Océan Indien, n° 29, 2000 : 133, fig. 1 Cuve de Sima.

1.2.2.2. Les traditions

Deux légendes sont connues à travers l'île toute entière : La première relate le « massacre » commis par des soldats venant de la ville rivale de Domoni située à l'est de l'île d'Anjouan, la deuxième concerne les miracles de la marmite en « fer » ou « *Nyungu ya shuma* ».

1) Le massacre

Parmi les traditions de peuplement, celles des « sept boutres » connue de Kilwa à Madagascar rapporte l'histoire de 7 frères partis en boutres à la recherche d'établissements nouveaux. Ces établissements comptaient Ngazidja et Anjouan.

Ainsi Saïd Ahmed Zaki parle dans sa chronique d'Anjouan qu'un prince de Chiraz (Perse), Hassan débarqua à Sima, capitale d'Anjouan, en 1404 ap JC. Il s'attire vite la faveur et l'estime des indigènes de telle sorte que le *Fani Ali Ben Fani Fehera* [chef de Sima] lui donna en mariage sa fille Djumbe Adia (qu'il a eu de sa femme *Mazena Fani*) en mariage. *Fani Ali* abdiqua en faveur de son gendre et Hassan de Chiraz est devenu le premier sultan d'Anjouan.

Il transporta le trône à Domoni après avoir construit la mosquée de Sima et le palais. Il instaura la civilisation coranique, l'*Ustâarab*, et unifia l'île d'Anjouan. L'Islam sunnite, de rite chaféite, se met en place, ce qui impose la patrilinéarité à la matrilinearité. L'île d'Anjouan est devenue alors une monarchie musulmane classique avec un chef qui porte le titre de Sultan. Hassan a introduit à Anjouan les divers objets symboles de son sultanat : le pavillon rouge avec lisière blanche, le croissant, la main et l'étoile blanche au milieu ; le palanquin ; le *Chiri-cha-ezi*, servant de trône ; le *Ntsia*, une grande dent creuse d'éléphant ; la main et le grand parasol rouge aux parements verts. (cf. Mahmoud Hassib dans la Revue des revues arabe le Caire, avril-mai-juin 1902 : 198).

En plus de tous ces symboles, Hassan amena également le *Mimbar*, chaire du prédicateur sur lequel se tient ce dernier, le vendredi et les jours de fêtes à la grande mosquée pour exhorter les croyants. (Said Ahmed Zaki 1927 : 13)

De ce mariage avec Adia naquit Mohamed Ben Hassan dit « *Mouchindra* » (le vainqueur) et son demi-frère Chivampe d'une mère concubine Moïna Alashura. Après un certain temps Mohamed succéda à son père mort en 1440. Chivampe était le régent de Mohamed qui s'occupait des affaires de la région de Sima. La rivalité familiale qui a éclaté après la mort du sultan Hassan Ben Aïssa ou Issa en 1440, entre les deux frères s'est soldée par le massacre de la population de Sima et la mort ou la disparition de Chivampe ben Hassan. Après cette victoire, il fut nommé « *M'Chindra* ou *Mouchindra* ».

Cette légende sur la rivalité entre deux cités (Domoni et Sima) qui avait abouti au massacre des habitants de Sima commis par des soldats venant de Domoni est très connue. La tradition orale nous laisse entendre que la population du Sima redoutait cette attaque. Ce qui a poussé le chef du village à ordonner à ce que les enfants, les femmes et les vieux ainsi que les infirmes dans une grotte pour les protéger. Malheureusement, la grotte, jusqu'alors, n'a pas été localisée. Toutefois, la population, en hommage aux victimes du massacre du XVe siècle, ont transformé le site en Ziara (un lieu saint ou sacré). La population de la région du Sima est très attachée à ce lieu où sont enterrés les premiers habitants victimes de ces affrontements à Ndzuani. Said Ahmed Zaki note dans sa chronique de 1927 le déroulement des événements : « [...] un massacre épouvantable est eu lieu à Sima un vendredi au moment de la grande prière de midi se faisait presque tous les habitants étaient réunis. Celle-ci fut

cernée et chaque sortant était mis à mort. Les autres voulant s'en fuir se jetèrent dans un ravin et tombèrent à la mer ; ils furent noyés... Ils auraient donc volontairement caché dans une grotte les vieilles personnes, les enfants ainsi que leurs richesses. Après l'embuscade de la mosquée et la mort de la plupart des hommes, les personnes qui étaient cachées dans la grotte se sont retrouvées abandonnées et sont tous morts... ». (cité par Ali Mohamed Gou Ya Mkobe 2000 : 7)

Les affrontements qui avaient eu lieu laissent penser comme disait Ali Gou : « *La lutte pour le pouvoir aurait entraîné des rivalités viscérales et fratricides entre les villes anjouanaises depuis le XIIIe siècle. Le bassin de Sima ou « nyungu ya Shuma » symbolisait le pouvoir. En réalité ce bassin n'est pas en fer mais en chloritoschiste et serait importé de Madagascar.* » (Ibid : 8)

2) La marmite de fer

A côté de l'ancienne mosquée, il y a une sorte de bassin fait en un seul morceau de pierre en forme de rectangle. Cette marmite en pierre (de son nom comorien niungu ha shuma) est l'objet de la légende suivante : après la guerre de Mohamed fils de Hassan avec Addia contre son frère Chivampe, fils de Hassan avec une autre femme, Mohamed, victorieux de cette guerre, fit transporter la marmite en pierre à Domoni près de la grande mosquée de cette ville... Mais quelques jours après, dans la nuit, la marmite d'elle-même regagna la place près de la mosquée de Sima. Cette légende est racontée par les habitants de ce village. Depuis, le dit objet est vénéré par tout le monde et est devenu un lieu saint (ziara). Mais cette vénération est tout à fait singulière car tout individu qui passe devant la marmite, pour cette cause que la première fois... doit pour se préserver d'une mauvaise chance... y jeter une pierre. C'est d'ailleurs pourquoi cet objet de valeur est cassé ».(Allibert C. 2000 citant Hébert)

Roland Barraux relate le mythe ou la légende de la marmite en « fer » ou "Nyunguya shuma" sur le site de Ziarani-Sima ainsi qu'une succincte description de l'architecture en dur mise à nu au cours de travaux : « [...] *Devant un gros baobab, le tracé de la tranchée peu profonde a dû déjà être modifié pour éviter les ruines d'une mosquée. De celle-ci, la salle principale a perdu ses piliers mais la porte d'entrée et le mihrab, bien que submergés par la végétation, présente encore des compartiments verticaux aux arêtes usées caractéristiques de l'architecture comorienne. Au-delà, les ouvriers refusèrent soudain de poursuivre les travaux.*

L'enquête³⁶ a révélé l'existence d'un lieu de culte préislamique autour d'une pierre que les habitants nommaient Nyungu ya shuma qui se traduit par "marmite de fer". En 1932, l'historien anjouanais (cf. note 1 page 19) décrit l'objet comme un bassin fait en un seul morceau de pierre de forme rectangulaire. Il rapporte que pour se préserver d'un mauvais sort celui qui passait à côté devait y jeter une pierre, ce qui explique que le bassin était déjà cassé ; seul un notable déclarait en 1958 l'avoir encore vu entier...L'endroit où la pierre est déposée est un ziara, lieu où l'on prie. Il ne s'agit pas d'un bassin aux ablutions qui aurait été placé à l'entrée d'une mosquée dont le nom comorien est Birika. De plus les pratiques rituelles qui lui sont rattachées seraient considérées comme hérétique par l'orthodoxie musulmane. En effet, le septième jour de la naissance d'un enfant, un parent, père, mère ou oncle, se rend auprès de la pierre ; il y prend un peu de terre ; mélangée à de l'eau, on enduit l'enfant pour le protéger contre la maladie et particulièrement contre la folie. A l'occasion de cette sorte de baptême païen, les parents de l'enfant, garçon ou fille, préparent du riz et l'offre aux invités.

Laissons parler la mémoire populaire qui s'exprimait par la bouche des vieillards de Sima : « En ce temps vivait en leur ville un fundi, tradipraticien-guérisseur ou savant. Une nuit, un djinni, diable ou étranger – celui qui vient d'ailleurs a toujours un caractère divin ou diabolique – est venu voir le tradipraticien et lui a demandé un remède pour son enfant malade. Le fundi lui remet une de ses préparations, recommandant de la faire bouillir puis de baigner l'enfant dans cette infusion. La

³⁶Cette enquête a été effectuée en 1958 ; le résultat a été publié par le Bulletin de l'Académie Malgache, Tome 37, 1959, pages 93-99

prescription dût faire son effet ; le visiteur revint et, en remerciement, laissa au fundi le bassin où le mélange bienfaisant avait guéri l'enfant. On peut imaginer qu'il s'agissait d'un navigateur que l'épreuve et l'espérance avaient conduit à établir un contact pacifique avec l'inconnu » (Barraux R. 2009 : 25-26).

1.2.3. Untsoha, site du XVe siècle

Untsoha site archéologique est situé dans la baie d'Ouani à 1,5 km de la ville actuelle. (12°07'48" Sud et 44°25'25")³⁷. Les différents travaux menés sur ce site lui confèrent une occupation à partir du XIe et a connu son apogée entre le XIIIe et le XVe siècle. Après avoir prospecté ce site le 19 Août 1980, Henry Wright avait précisé qu'il couvre 2,5 ha. Nous pensons qu'il s'agit de l'espace résidentiel de *Mfalume* (roi). Le site est assez large et couvre une superficie de 8 ha, depuis la rivière *Mrombwe* jusqu'à la rivière *Shiromadji* ; et du bord de la mer, jusqu'à la montagne (*Shlima ntsiju*).



Photo 14

Photo 14 : Représente le palais « *Nyumba ya Mfalume* » à Ziara Untsoha

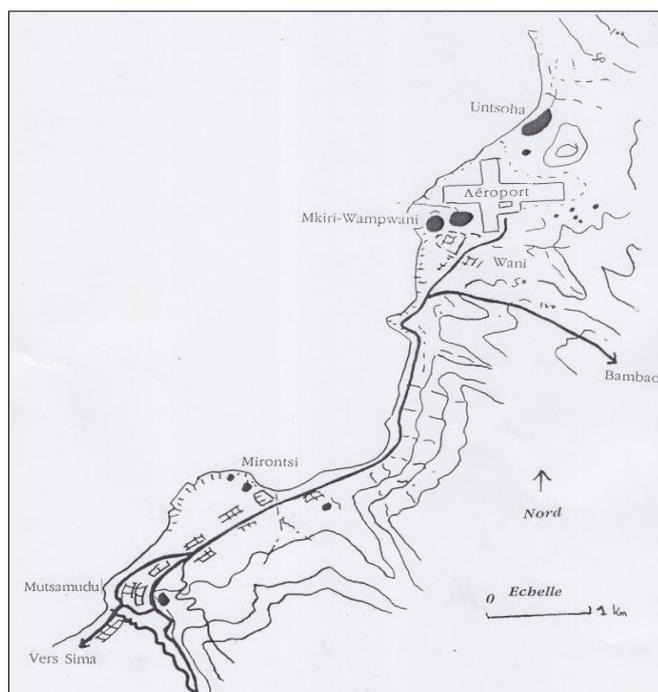


Photo 15

Photo 15 : Montre le mihrab de la mosquée « *Mkiri wa Mfalume* » où on dépose les offrandes (Ziara Untsoha).

Source : Abdoulwahab Ali Sidi – photos prises le 30 avril 2015

³⁷Ali Mohamed Gou, Inventaire des sites archéologiques des Comores, CNDRS-Moroni, 1994, 10 p.



Carte 4 : Montrant quelques sites de la baie d'Anjouan (Untsoha, Mkiri wa Mpwani de Ouani et Mkiri wa Mpwani de Mirontsy « la mosquée du bord de la mer ») (Voir Figure 11 : Quelques sites de la baie d'Anjouan, Ali Gou, 1996 : 41)

Source : Tiré du mémoire de Ali Mohamed Gou « Archéologie d'Anjouan (Archipel des Comores) Untsoha : une ville de l'époque classique antérieur aux invasions malgaches. Perspective archéologique et anthropologique, mémoire pour l'obtention du diplôme d'Etudes Africaines, Paris, INALCO, 1996, p. 41 (Voir Figure n° 11, p. 41)

Untsoha est un petit centre urbain composé d'un palais ou résidence royale, d'une petite mosquée, d'un petit pan de la muraille entourant peut-être l'espace résidentiel, des tombes dont une construite en pierre en forme de « L » et d'autres avec alignement des pierres. Ces sépultures, très proches des habitations, nous laissent penser qu'il s'agit du cimetière royal. D'autres tombes nous ont été signalées par le gardien du site vers l'est à peu près à 175 mètres de la mosquée. Mais aucune tombe en pierre n'a été construite. Seulement quelques alignements de cailloux qui signalent la présence des tombeaux. L'un des gardiens de Untsoha nous a raconté que les paysans qui cultivent ces terrains arrachent les cailloux pour les entasser tout autour des troncs des cocotiers afin qu'ils puissent avoir plus d'espace consacré à leurs activités agricoles.

La mosquée dite *Ziara-Untsoha* est très étroite. Elle ne mesure que 6 mètres de long sur 4 mètres de large, soit une superficie de 24 mètres carrés. La faible dimension de cette mosquée laisse croire que toute la population n'avait pas embrassé l'Islam. C'est juste la pratique d'un petit nombre de Comoriens. Le mihrab qui est le cœur du *ziara* avait une architecture très simple, sans décoration. A 65 cm du sol, il y a un bandeau large de 10 cm ceinturant toute la façade de la mosquée. Les murs ont été enduits de plusieurs couches de chaux. La partie détruite par les racines d'un arbre qui poussait à l'intérieur du mur, avait été colmatée à l'aide des pierres ramassées sur place et du ciment. Le bâtiment est mal conservé, plusieurs parties n'existent plus. On peut seulement suivre les traces de la fondation.

Le mihrab possède deux pans encore debout. On s'imagine que la toiture était en chaume (*Wugnasi*) ou peut être en feuilles de cocotier tressées (*Mbaga*). Le mur était enduit de sable fin mélangé avec de la chaux de corail. La mosquée comporte quatre portes dont deux côté ouest, une

au sud et une qui communique avec une autre pièce, peut être là où les femmes faisaient leurs prières.

Toutes les prières sont faites sur cette partie de la mosquée ainsi que les dépôts des offrandes : riz cuit mélangé avec du sucre et du lait, œufs, eau de rose « *Mawardi* », parfum, monnaies, encens etc...

Entre la résidence et la mosquée, il y a un puits que les gens utilisaient souvent car l'eau y était propre. Mais actuellement, le puits est complètement obstrué par la chute des pierres des ruines. Seules les abeilles qui ont trouvé refuge et qui, sans bruit, sortent en masse pour attaquer l'ennemi (animaux ou passants). Ce puits a la forme d'un carré construit en pierres maçonnées. Il mesure 3 mètres de côté et peu profond à cause de cette proximité de la mer.

Le petit palais est un bâtiment construit suivant un axe sud-ouest, composé de trois pièces bien alignées. Les murs sont assez bien conservés, mais il manque la toiture à deux pentes. Ali Mohamed Gou pense que « *Ce bâtiment semble avoir été construit à une période plus récente par rapport à la mosquée. Le style d'architecture ressemble aux bâtiments du XVIe – XVIIe siècle...* » (Ali Mohamed Gou 1996 : 53) La pièce du milieu est plus spacieuse par rapport aux deux autres, avec une porte de devant, deux petites fenêtres et une porte de sortie vers un autre espace habité, perpendiculaire à celle de devant. Les pièces communiquent entre elles par deux portes très étroites qui n'ont que 60 cm de large. Les deux autres pièces collées à celle du milieu n'ont pas d'ouverture, seulement une porte de sortie vers un autre espace habité comme celle de la partie centrale. La pièce de droite (faisant face à la mosquée) mesure environ 3, 28 m de long et 2,10 m de large. Sur les deux murs nord et ouest existent deux petites niches (là où nous avons réalisé un sondage en 1995), de forme carrée. L'autre pièce (côté ouest) mesure 3,47 m de long sur 2,58 m de large.

Nous avons aussi remarqué à quelques mètres des habitations vers l'Ouest, un bâtiment dont les quatre murs se sont écroulés. Les amas de bloc de pierre et des dalles de coraux s'entassent à l'intérieur du bâtiment. Ce qui ne facilitera pas la tâche des chercheurs. Un dégagement de toutes les pierres est nécessaire pour pouvoir disposer d'une vue complète de cette bâtisse. S'agit-il d'un entrepôt ? d'un lieu de passage pour les visiteurs de marque ?

Nous nous posons des questions sur les bâtis écroulés. Aucune idée sur le nombre, ni sur la forme des pièces ensevelies sous les décombres tel est aussi le cas d'un tas d'amas de pierres à quelques mètres de la mosquée vers l'est. Si ces pièces ont été détruites. Ils abritaient, semble-t-il, des choses importantes notamment de réserves de marchandises ou de matériels ou tout simplement un entrepôt d'esclaves. Nous nous demandons pourquoi une telle destruction alors que la résidence est bien conservée. A mon avis, il faudrait mener des fouilles sur cet endroit afin de reconstituer le rôle exact de ce ou de ces bâtiments. Une autre hypothèse aussi plausible, serait une inondation ou un raz de marée ? A l'état actuel de nos investigations, nous ignorons la date exacte et les causes de cette disparition.

Les quelques sondages effectués à *Untsoha* n'ont pas données les résultats escomptés. Après un survey complet du site, nous avons récolté un céramique sassano-islamique (VIIIe-IXe siècle), des tessons de céramique sgraffiato (XIIe siècle). On avait remarqué que les tessons de poterie locale qui étaient en surface, avaient été soigneusement ramassés et déposés aux pieds des cocotiers. Sur le plan archéologique, le site est fortement remanié. Ce qui faussera les interprétations des données obtenues. *Untsoha* n'a pas tout dévoilé son secret. Une autre campagne de fouilles serait nécessaire afin de mener des sondages sur tous les secteurs.

Untsoha qui est une ville portuaire n'échappera pas aux diverses invasions étrangères qui avaient ruiné son existence en tant que capitale du sultan Abdallah 1^{er} :

« [...] Plusieurs villes comoriennes ont diminué ou même cessent fortement leurs activités commerciales. Détruites à plusieurs reprises, elles furent presque réduites à l'état de ruines. Sur le plan humain, des familles entières furent enlevées par les envahisseurs. Des malheureux captifs jugés inutiles furent exécutés souvent sous les yeux même de leurs parents. Les grandes fortifications des Comores et de la côte orientale d'Afrique date de cette époque ». (Monteiro et Verin 1970 : 897 cité par J. A. Rakotoarisoa (1991 : 33).

Il s'agit des invasions malgaches connues sous le nom des Razzia Malgaches. C'est durant ces attaques que la cité d'*Untsoha*, ancienne capitale d'Abdallah 1^{er} (Mwenye Fani Ben Mohamed Al-Masela), fut détruite de fond en comble en 1792/93. Plusieurs témoignages relatent ces événements qui restent figés dans la mémoire des gens. La population de cette localité fut massacrée et certaines furent emmenées en esclavage à Madagascar, embarquées dans leurs flottilles, composées de grandes pirogues, attachées entre-elles. Elles se ressemblaient à un « catamaran ». Les récoltes décimées, les bœufs abattus, les cases incendiées par les mercenaires de Boïna Combo Aboubacar, refoulés de Mutsamudu. Fressange précisait en 1803 que : « Les esclaves qu'on achète à Saint Marie sont presque tous des Anjouanais » (Grandidier 1912 : les expéditions Betsimisarakha aux Comores) cité par Kana-Hazi (1997 : 119).

Le marin Frappaz qui visitait Anjouan 26 ans plus tard devait recueillir les souvenirs encore vivants de cette tragédie qui constitue probablement l'une des pages les plus tristes de l'histoire d'Anjouan : « [...] Dans l'Est de la baie au bord de la rivière, on voit les restes de l'ancienne capitale que les barbares ont brûlée et saccagée il y a 26 ans. Je suis allé la visiter. Je n'ai remarqué que des ruines informes et noircies par le feu et la rouille du temps. La nature toujours aimable s'efforce de déborder à la vue. Cette triste image de la destruction en couvrant les débris d'une verdure toujours fraîche et renaissante... Quelques pauvres pêcheurs habitent seul avec les oiseaux de proie, les décombres de cette malheureuse ville ». (Martin J. 1983 : 93). Jean Martin nous donne plus de précision sur le lieu visité par Frappaz : « Ce site décrit par Frappaz est celui de vieux Ouani situé à environ 1 km 500 au Nord-Nord-Est de l'actuelle localité de ce nom à l'embouchure du marigot Sanissane (rivière de Tsantsani, Mrombwe) à proximité de l'extrémité Nord de la piste de l'aéroport ». (Ibid :414) Frappaz rapporte ainsi la parole du Sultan Abdallah 1^{er} de Mutsamudu : « Jadis l'île d'Anjouan connaissait le bonheur, elle était florissante. Ses villes étaient bien peuplées, son agriculture parfaitement soignée par des nombreux laboureurs, son commerce s'étendait dans l'Inde, dans l'Arabie et dans l'Afrique, en un mot je régnais autrefois sur une île riche et fortunée... Mais depuis plus de 30 ans, les cruels Madécasses infestent annuellement nos côtes et ces corsaires impitoyables portent partout la destruction... ravageaient nos campagnes, brûlaient nos villes, assassinaient nos femmes et nos enfants..... Mon ancienne capitale n'a pas même échappé à la fureur, il y a 26 ans qu'ils l'ont livrée aux flammes, et que, sans respect pour les cendres des morts, ils ont détruit le tombeau de mes pères... ». (Ibid : 412-414)

Frappaz n'est pas le seul à visiter ce site. Avant lui, le commandant du navire anglais « The Princess Royal » en visite dans l'île avait lui aussi visité le lieu et mesuré l'impact de la destruction de la ville face aux quelques personnes restantes : « Avant Frappaz, un capitaine anglais Reed qui commandait « The Princesse Royal » était arrivé à Anjouan à la mi- mars 1796 et y fit escale jusqu'au 17 mai 1796. Il avait visité la ville détruite. Venu à Wani, il avait vu dans une maison pillée de fond en comble des squelettes, des femmes et des enfants. Il fit si ému par la crainte, manifestée par les autochtones, d'une autre attaque semblable qui leur donna quelques armes provenant de réserves de son navire et offrit de rendre à son bord une délégation d'Anjouanais pour la conduire à l'Ambassade à Bombay.... (D'après le rapport qu'il remit au Gouverneur de Bombay à son arrivé dans l'Inde, datée du 21 juin 1796, y annexée la lettre du roi (la supplice du roi) et de notables d'Anjouan à sir John Shore (Président du Conseil d'Administration de la Compagnie des Indes »). (Ibid)

Ntsoha est un *Ziara* (ou *Ziara*) (lieu sacré) où les adeptes viennent solliciter les esprits des morts pource dont ils ont besoin (résoudre leurs problèmes ou envoyer des sorts à quelqu'un). Dans le

Mihrab, il y a un bol en aluminium plein de cendres où l'ouvreur (*Mbuwa mlongo*), c'est-à-dire l'officiant met la braise et l'encens. Il y a aussi des aliments déposés sur des feuilles de badamier ou de bananier.



Photo 16 **Photo 17**

Photo 16 (à gauche) : Untsoha, reste d'une mosquée, un sanctuaire islamique est devenu un *ziara* (lieu sacré). Site de XVe siècle

Photo 17 (à droite) : Reste de la mosquée sur le site d'Untsoha (Ouani), le mihrab.

Source : *Bourhane Abderemane prise en 2013*

Ben Cheikh (*Mwenye Hamdane*) nous disait que : « *Toute la région appartenait à une femme nommée Bweni Fatima Bint Houssene. Cette femme, d'origine Arabe, avait construit un palais pour installer sa fille et une mosquée à côté* ». Aujourd'hui cet endroit est devenu un lieu historique, un site sacré, avec des restes de vestiges (palais, mosquée, tombeaux).

1.2.4. Vieux Ouani (Sada-Baswoira)

Le site est appelé Sada et Baswara. Selon Abdourohmane Ben Abdallah Hazi (dit Baha Pala/*Shinkabwe*), notre informateur :

« *Le premier habitant appelait l'ancienne ville de Wani (disparue) Sada ou Saadâ* ». *Ce Sada allait du Untsini Mwa Muji à Untsoha couvrant un kilomètre et demi (de l'autre côté de l'aéroport). Les gens disaient en ce temps-là : Tsilawa Sada ha bweni Fatima, tsi pishiwa wubu wa matsimbe na mlaluwa masindza c'est-à-dire « Je venais de Sada, chez Madame Fatima, on m'avait donné à manger du bouillon du riz et des bananes mûres à coco* ». (Annexe E, T.II : 65)

Bertrand Flobert affirme que le vieux Ouani fut fondé avant la formation du sultanat à Anjouan. Pour le vieux Ouani, à *Mkiri wa Mpwani* et *Wuntsini mwa Muji*, B. Flobert (sd : 23) parle d'une fondation qui remonterait à 1276 ap JC et C. Allibert (2000 :26), pense que la première maison en dure date de 1256 ap. JC. Tandis que Père Pala (le traditionniste) avance l'hypothèse que : « *les domoniens étaient descendus à Wani et ils étaient installés dans le village bâti face à la Kaaba (direction spirituelle de la Mecque), Muji wa Kibla. Pour y arriver, ils étaient passés par la gorge de Tratinga à Bambao Mtruni et avaient traversé la plaine de Patsy* ». (Annexe E, T.II : 65). On peut aussi

admettre une arrivée par voie maritime car le Vieux Ouani se trouve sur une plaine d'une longueur d'environ deux kilomètres au bord de la mer au fond d'une baie.

En ce qui concerne les autres migrants Chiraziens, la tradition mentionne des noms de personnes : « *Il y avait aussi Balahi Mtrumba et Bahali Mtrumba, Chiraziens venant de Chiraz et qui avait transité dans une ville d'Afrique appelée Mtrumbatru. En arrivant à Domoni, ils étaient descendus à Wani avec les Sharifs pour s'installer* » (feu Abdallah Bacar Cheikh : Enquête du 02/01/1987, annexe D, T.II : 60).

Une autre tradition parle de la famille de Cheikh Abdallah marchand d'esclaves et de Cheikh Omar. Après leur installation, la ville de Sada fut appelée Baswara. Peut-être s'agit-il d'une transposition du nom de la ville de Basora, port principal des Abbassides en Irak dans le golfe persique jusqu'au XVIIIe siècle. Ce qui attesterait une origine irakienne de ces personnes.

Outre la tradition orale, d'autres témoignages attestent la présence d'arabo-chiraziens au Vieux Ouani ou Baswara. Ce sont les constructions en dur : des tombeaux sur le site de Untsoha (Wuntsoha) considéré comme étant un site qui a été très actif dans le réseau commercial de l'archipel à partir du XIVe siècle, ainsi qu'une mosquée. Ces monuments architecturaux, délabrés, subsistent jusqu'à ce jour, mais menacés par la montée des eaux (le flux et le reflux).

La superficie occupée par les mosquées au XIIe-XIIIe siècle montre que la population musulmane était très réduite.

Quelques ruines subsistent en face de la mosquée de vendredi à Ouani : Un pan de mur avec une porte à arcature pointue similaire non seulement à celle de la mosquée du Vieux Sima/*Ziarani-Sima* qui est datée du XIIe siècle mais aussi à celle du palais qui se trouve sur le site de MoiliMdjini datée de IXe siècle par C. Chanudet à Djoiezi Mohéli. D'autres constructions en pierre témoignent aussi de la présence chirazienne à Ouani. Il s'agit de *Djumbeku*, un grand palais ou résidence royale destinée selon la tradition orale à introniser tous les sultans d'Anjouan, une fois arrivée au pouvoir, un jour de vendredi car c'est la ville qui fait face à la Mecque.

Une tradition à Ouani (informateur Ahmed Abdallah Sidi, Annexe H, T. II, p. 83) parle de l'interruption de la construction de cette résidence à cause de *Seli*. Des pans de mur et des portes subsistent ainsi que des niches richement sculptées sur des coraux et incrustées sur le mur (voir chez *Mandjani* à Mpangahari et à Kilingeni).

Ce palais atteste que Baswara fut gouverné par des rois (sultans) ou gouverneurs ; L'un d'eux s'appelait le sultan Zendj Abi Aboubacar Ben Salim ; un descendant d'Aboubacar Ben Salim. Son nom fut gravé sur sa tombe, actuellement détruite au moment de la démolition de l'ancienne mosquée de vendredi de Ouani qui avait porté un petit minaret imprimé sur un timbre de Comores.

Après la disparition du Vieux Ouani (Sada-Baswoira) [datation inconnue], due à un raz de marée suivi d'une inondation causée par la rivière qui traverse de part en part la ville de Ouani actuelle « *Mro wa Muji* », les rescapés d'origine chirazienne restèrent toujours dans cette ville. L'un d'eux Cheikh Omar avait construit le Masdjid Omar, transformé en « *Mkiri wa Mari* ». Une mosquée portant son nom où on peut admirer des céramiques importées, incrustées sur le mur soutenant le Mihrab. Quant à Cheikh Abdallah, il avait construit l'ancienne mosquée de vendredi « *Mkiri wa Djimwoi* » avec son minaret, probablement au XIIIe-XIVe siècle.

Un autre rescapé de l'inondation de Ouani Zaïna Sakafu connu sous le nom de « *Mogne Terebe* » fut enterré avec son ami malgache à *Fuju* (nom du cimetière, à quelques mètres du marché actuel de Ouani). Son père, l'Arabe qui s'appelait Abdillahi Hadhal Bassoira Hadramaout, était venu ici, selon la tradition, en l'an 1375 ap. JC. Zaina Sakafu fut le fondateur de la famille *Sakafu* à Ouani et dont les descendants actuels possèdent l'arbre généalogique.

D'autres témoignages attestent qu'une ville en pierre était ensevelie à Ouani et qu'une partie de la ville actuelle est construite sur ces décombres. Soilihi Maanrouf relate son témoignage :

« Sous la maison de la mère de Said Toiha, là où j'habite, cette ville existe. On trouve des murs et ceux-ci longent [traverse] le Mpangahari (ou Pangahari) chez mère Allaoui Zoubert jusqu'à Mkiri wa Mpwani [mosquée construite au bord de la mer]. Ces murs se trouvent là, à l'intérieur. L'ancienne ville qui est ensevelie par les eaux, commence au bord de la mer jusqu'au niveau de la maison de Achihadou. Une partie de Wani actuelle est construite sur l'ancienne ville » (Soilihi Maanrouf, Annexe G, T.II, p. 80)

Ce brassage de population (Australonésien, Bejani, Fani ou Komboni, Arabo-persans et africains), issue des différents vagues de migration, munie de leur culture respective notamment le *Nkoma*, le *Mdandra*, le Culte des Anguilles sacrées (*Mwana Mroni* », les danses traditionnelles, a permis au fil des siècles à bâtir la ville de Ouani qui est devenue l'une des villes aristocratiques des Comores.

1.2.5. Chaoueni ou Shaweni

Près du village de Chaoueni, il y a des ruines qui remontent aux temps des premiers chiraziens ; entre autre le *Ziara de Fani Hali* [ou Ali], juste en face de la pointe *Niangaju*, un site de culte.

La tradition orale recueillie en 1926 à Anjouan rapporte que vers 884 ap JC., un groupe de la secte Ibadite conduit par un chef nommé Muhamed Ben Ahamad Ben Houzayini Al Abadya (Abadiya) est arrivé dans la presqu'île de Nyumakele à Ndzouani. Il a fondé Shaweni dans la région de Nyumakele. (Damir Ben Ali K'omoros 2007 : s.p.³⁸). La même secte aurait fondé Djummani (Djomani/ nom d'une localité située en Irak) dans le Mbude à Ngazidja

A Anjouan, la tradition veut que les Shiraziens aient débarqué à un endroit appelé « *Mswalaju* » au bord de la mer à Nyumakele. Leur boutre avait échoué à « *Ngomaju* ». Ils avaient amené un mouton et un coq sacré. Selon le divin : « *Là où se coucha le mouton, nous bâtirons un village et là où le coq chanta nous bâtirons une mosquée* ». C'est ainsi que fut bâti Chaoueni. Arrivée à « *Bandramaji* » (M'Ramani), le mouton se coucha et ils ont bâti un village et une mosquée. Après ils ont poursuivi leur chemin vers Domoni.

En l'année 1300 ap JC., Djumbe Mariam, la fille du Fani Othman dit Kalichi Tupu de (Domoni) régnait dans ce cité état et la capitale était transférée de Domoni à Chaoueni. (Said Ahmed Zaki 2000 : 16) La capitale se déplaçait selon la puissance de Fani, et Mawana Idarousi (fils de Mogné Alaoui de Patte et de Halima 1^{ère} *Mahadali*) avait transféré définitivement la capitale vers 1542 ap J.C. à Domoni. Il fut l'organisateur de la justice.

Fundi Alimouddine (enquête du 22/8/1999) rapporte que : « ... *Les Arabes et les Iraniens (venant en majorité de la ville d'Iran Chiraz) débarquaient à Anjouan vers 754, à la côte Sud nommée Gomajou M'soilajou. Ils continuaient leurs trajets avec leur guide. Ils se sont arrêtés à Chaoueni. C'est le premier village qui fut bâtis par ce peuple. C'est pourquoi on trouve à Anjouan quatre villes fondées par ce peuple : Chaoueni, Domoni, Sima et Moya.*

D'après la légende, des ancêtres de ces gens avaient en possession une brebis sacrée et un coq. Là où se coucha la brebis et chanta le coq, c'est là où ils implanteraient leurs habitations. Ils ont fondé la ville de Chaoueni. Ces ancêtres construisaient une mosquée en pierre qui se trouve jusqu'à maintenant et se nommait «la mosquée Kolabouindri ou Kola Bwindri »... Ces Arabes et Chiraziens se déplaçaient d'un endroit à l'autre jusqu'à la plaine de Gombeni sous la contrée de Domoni ».

Claude Robineau parle d'une installation des Chiraziens, effectuée vers le XV^e siècle ap J.C. Avant ou après l'arrivée d'Hassan, chef Chirazien à partir duquel commencèrent les généalogies des princes de l'Île d'Anjouan :

³⁸ Damir Ben Ali & al., « Fondateurs bantu et chiraziens » in Agenda d'Histoire des Comores, K'omoros 2007, éd. Kashkazi, 2006, pp. 1-53

« La colonisation du pays semble d'être faite d'abord par l'ouest (presqu'île de Sima) où un centre de peuplement a prospéré. Puis par le sud (Chaoueni) que les arabes relient avec leur boutre. Explorant le pays au-dessous de Chaoueni, ils ont pu remarquer en surplombant la côte est de l'île et en jetant leur regard vers le nord, la pointe rocheuse très allongée de Domoni, éperon qui attire l'œil inévitablement ». (Robineau C. 1966 :34-35)

La vision de Robineau semble plausible car la tradition voulait que les Chiraziens fondateurs de la ville de Domoni viennent de Nyumakele. Vraisemblablement, c'est pour cela que la fille de Fani Othman Kalichi Tupi de Domoni, Mariamo Ben Othman, a régné à Chaoueni en 1300.

1.2.6. Domoni

La cité-état de Domoni présente une occupation aussi ancienne que Sima. La mosquée chirazienne (à deux mihrabs), identifiée par Henry Wright (1992) représente quatre phases de constructions dont la plus récente fut datée du XVe siècle. Le premier palais en pierre fut édifié semble-t-il par le Fani Othman dit Kalichi Tupu (déformation du nom malgache *Kalizy Tompo*) en 672 de l'Hégire, soit 1274. La tradition orale et les chroniqueurs ont pu, à travers des siècles, conserver les différents récits du groupe lignager qui a créé Domoni, sa chefferie et par la suite le sultanat.



Photo 18

Photo 19

8Photo 18 (à droite) et 19 (à gauche) : montrent la ville de Domoni (vue entre les deux baies).

Source : photo Juma de Tanzanie prise le 2011-06-09

Domoni, à l'origine, s'appellerait *Damune*, nom d'une ville de Hadramaout dans le Yémen, mais les traditionnistes véhiculent l'idée que Domoni fut fondé par des shiraziens (Chiraziens) conduits par un chef appelé Huseyni Ben Ali. Ces immigrants Arabes venaient de Chiraz, chassés lors de la prise de pouvoir par la dynastie persane de Bûyides (Bouïdes) en 945 ap J.C., (933 ap. J.-C.) disait Damir Ben Ali.

Après un séjour plus ou moins long dans les cités-états d'Afrique orientale, ils arrivèrent par vagues successives. Le premier groupe, probablement, qui a touché l'archipel, avait débarqué sur la plage de *Shiroroni* Nyumakele et s'établit à « *Jamwandze* ». Ils font leurs prières à *Mswalaju Ngomaju* (*Gomajou*). Vivant en vase close à l'écart des autres, les autochtones n'appréciaient pas leur comportement et les relations se détérioraient rapidement, engendrant des conflits et des affrontements : « *Les shiraziens quittent les lieux sous la conduite d'un divin qui porte un coq et conduit devant lui un mouton. Arrivés sur le plateau de Bandra Digo, ils sont assaillis par les gens du pays et sont contraints de livrer bataille. Le chef du village de Koni Fe (Fani) Adjidawe Ben Fe Nkwehe Ben Fe Trambavu est à la tête des guerriers autochtones. Il est tué sur la colline qui porte le nom de « Mlina-wa-Haki » (colline de justice). Beaucoup de partisans de Fe Adjidawe quittent l'île et se réfugient dans les îles voisines : Maore et Moili.* » (Damir Ben Ali : Alwatwan n°455 Mars 1997)

Après *Jamwandze*, *Shaweni*, *Bandramaji*, ce fut le tour de *Gombeni* (à l'ouest de la ville de Domoni), *Oumoini* (à l'ouest à quelques kms de *Ngandzale*), *Hasharifu* (à l'entrée nord de la ville de Domoni), *Jomani* (au nord-est de la ville de Domoni). Même technique mais seul le mouton se couche.

Une fois arrivée dans la vallée de Domoni, le miracle se produit, le mouton se couche et le coq chante. Ils ont tué le mouton et commencé les travaux : construction des palais et des mosquées.

Ils avaient abattu l'arbre géant trouvé sur place, dépeçaient les branches soit en préparant des solives *Hadja*, soit en rondelle [*tringe-tringe*] pour la préparation de la chaux qui leur permettraient de construire la première mosquée nommée *Mkiri-wa-Mrintsini*. L'endroit où ils avaient installé leur atelier pour débiter l'arbre en planches et en chevrons portait le nom de *Chandrani* ou *Shandrani*. Une maison qui est là actuellement s'appelle *Chandrani*. L'endroit où ils avaient installé leur four à chaux s'appelait *Ntsohani*.

1.2.6.1. Le récit de Fundi Alimouddine

En 910, la ville fut fondée par Cheikh Onthman Ibn Affane avec le nom de Domoni (*Dumni*) qui signifie « durée » car c'est ici que ces gens ont vécu longtemps.

Entre 1276 et 1540, la capitale de l'île n'était pas encore fixe et se déplaçait de ville en ville : Sima, Chaoueni, Domoni suivant la puissance du roi Fani du royaume de Domoni... Entre 1399 et 1401 ap J.C. un conflit éclate en Perse et l'émigration des nobles et des princes se poursuivaient. Quelques-uns arrivaient sur la côte de Somalie, de Kenya, de Tanzanie, de Mozambique appelée *Zinji*, Madagascar (Majunga) et aussi aux îles Comores. On peut aussi noter que la mosquée de Chiraz est un symbole pour un passé prestigieux des habitants chiraziens conduits par Mohamed Ben Aissa vers la fin du XIV^e siècle (727 ans de l'Hégire).

Après la construction de la « mosquée de *Mritsini* », la ville progressait vers *Momoni* et le premier Palais royal en dure fut édifié par le Fani Onthman Ibn Affane dit Kalichi Tupu vers 672 ans de l'Hégire correspond à 1274 de l'ère chrétienne.

Sous le règne de Mohamed Hassan « *M'Chindra* » fils aîné de Hassan de Chiraz et de Djumbe Adia, le Palais de *Bweju la Msindzano* fut bâti par ce dernier. Le roi de Mayotte *M'Chindra* épousa sa cousine Djumbe Amina Binti Souldoini. Après la mort de son père, le royaume d'Anjouan était lié au royaume de Mayotte. A côté de ce palais de *Bweju la Msindzano*, un Palais nommé *Maboucouni* était construit sous le règne de son *Oiziri*.

La ville se développe mais cette fois ci au centre... *Hariyamuji* et le deuxième Palais royal fut commencé par le Fani Onthman Ibn Affane en 1274 sous le nom de *Pangani*.

La ville s'étend toujours mais cette fois ci vers *Maweni* après la construction de la « mosquée *Madarasa* » par le sultan Ahmed.

A l'arrivée de Halima *M'Chindra* (1492-1530) au pouvoir, intronisée sous le nom de Halima 1^{ère} en 1492, elle continuait la construction de palais « *Pangani* », puis édifia la grande muraille de trois (3) kilomètres qui protégeait la ville de Domoni. C'est à cette époque que la construction de Domoni fut achevée complètement...

1.2.6.2. Point de vue de Damir Ben Ali

En ce qui concerne la fondation de Domoni, cette ville fut édifiée par des Shiraziens sous la conduite d'un chef appelé Huseyni Ben Ali. Ces immigrants sont des Arabes partis de Chiraz, la capitale de Fars après la prise de la ville par la dynastie persane des Buyides en 933 ap J.C. Ils arrivent aux Comores par vagues successives. La première est arrivée vers le Xe siècle, ce fut la période d'expansion des Chiraziens qui ont créé beaucoup de villes sur la côte africaine appelée « la côte de Bénadir » (pluriel de Bandar = port) à partir de la côte de Somalie jusqu'à Domoni.

A Anjouan, ils ont débarqué à un endroit appelé *Mswalaju* au bord de la mer et ont traversé le Nyumakele. A chaque endroit où ils s'arrêtaient, ils construisaient des mosquées. Mais ils étaient en conflits avec les gens du pays [qui s'est soldé par des affrontements]. Alors ils se sont déplacés jusqu'à Domoni.

Huseyni et ses compagnons arrivent à un lieu situé actuellement à *Momoni* un quartier de Domoni. A cet endroit, simultanément, le coq se met à chanter et le mouton se coucha. Ils s'y installent, construisent une citerne et aménagent une place publique appelée *Bangani*. Ils font abattre un grand arbre qui se dresse à l'endroit connu actuellement sous le nom de *Mritsini* (au pied de l'arbre). Ils ramassent des coraux et les branches de l'arbre, s'en servent à fabriquer de la chaux. Le tronc de l'arbre est débité en planches et soliveaux qui sont utilisés pour la construction de la première mosquée en dur de Domoni, le *Mkiri wa Mritsini* (la mosquée au pied de l'arbre). Les endroits où sont installés le four à chaux *Ntsohani* et l'atelier de menuiserie *Shandrani* sont parmi les lieux marqués à jamais par les fondateurs dans les quartiers historiques de Domoni.

Selon la tradition, le boutre a transporté quarante-quatre (44) personnes dont l'un Ahmad est le propre fils de Huseyni Ben Ali. L'histoire a retenu...les noms de deux passagers : Shehu Sudje et Shehu Fartadji ; des prédicateurs zélés qui ont joué aussi un rôle déterminant dans la reconnaissance politique de la nouvelle dynastie.

Ces migrants se mettent à établir des contacts avec les habitants de la région en leur enseignant les sciences religieuses estimant que leurs connaissances de l'Islam sont rudimentaires voire syncrétiques. Ils nouent des relations avec Waziri Mavouna fils d'Adjidawe qui a succédé à son père et prend le titre de Waziri (ministre résident ou gouverneur) reconnaissant ainsi la souveraineté du vainqueur de *Mlima wa Haki*. A sa mort Waziri Mavuna laisse trois enfants : Waziri Msa, Waziri Mdomoni et Waziri Ali.

Huseyni Ben Ali porte le titre de Fani [ou Fan] ; [II] un sultan de Shiraz et père de six princes partis du Fars chacun sur un boutre et qui, arrivés à des points différents sur la côte orientale d'Afrique, ont fondé chacun une cité marchande. Huseyni, le père serait arrivé à Ndzouani et un de ses fils Ali serait le fondateur de Kilwa (Chronique de Kilwa).

Ahmad ben Huseyni ne tarde pas à quitter Domoni et son père en compagnie d'une femme de Ouanipour créer le village de Sada. Ahmad épouse en deuxième noce une femme arabe immigrée d'Afrique qui a fondé Ntsingoni. Son fils devient Fani de cette ville.

Domoni n'est habité que par des hommes. Aucune femme n'a accompagné les nouveaux venus et ces derniers n'ont jamais pu obtenir de leur chef, l'autorisation de prendre femme dans le pays.

Selon la légende, le premier qui se marie a rencontré son épouse, venue de la mer par une nuit noire, dans la mosquée *Mkiri Wa Mritsini*. Il a pu obtenir du Fani, la célébration de son mariage avec cette femme étrangère comme lui. Dès qu'elle est enceinte, elle disparaît et ne revient que plusieurs mois et plus avec deux jumelles qu'elle remet à son mari. Elle lui informe qu'elle a mis au monde trois filles mais qu'elle a gardé la troisième pour elle et sa famille. Elle lui explique comment élever les deux enfants en lui prescrivant de nombreux interdits concernant leur nourriture et notamment la consommation de certains poissons. La femme repartit vers la mer pour une destination inconnue. La légende veut que cette première femme de Domoni soit un djinn...

Ma Kasidi et *Ma Mpate* sont les noms donnés aux deux filles. *Ma Mpate* signifie dans la langue courante comorienne, habitant de Patte. Faute d'autres informations, on peut supposer que la mère est originaire de l'île de Patte dans l'archipel Kenya de Lamu. *Ma Kasidi* et *Ma Mpate* sont les premières femmes qui ont vécu à Domoni.

Le père construit pour chacune une maison. Celle de *Ma Kasidi* est élevée au lieu-dit *Shandrani*... *Ma Mpate* est installée à *Bweju-la-Msindzani* dans le quartier de *Momoni*... Le nom du père de *Ma Kasidi* et de *Ma Mpate* n'est pas conservé par la tradition. Il s'agit peut-être d'un proche parent de

Huseyni. Les deux filles ont pris leur mari parmi les immigrants. Leurs enfants, filles et garçons ont choisi leurs conjoints dans l'aristocratie locale et beaucoup de leurs descendants ont pris la tête des différents chefferies et ont porté le titre de *Fani*.

Le *Fani* entreprend...pour la prière communautaire du vendredi, la construction de la « mosquée de bord de la mer » (*Mkiri Wa Mtsagani*) qui deviendra plus tard, après restauration au XVI^e siècle, « la mosquée Shiraz » (*Mkiri Wa Shiraz*). Cette première fondation date du XI^e siècle.

Avant la fondation de Domoni, les Chiraziens sont d'abord venus à Sima, dirigé par Hassan qui avait épousé Djumbe Addia. Après la naissance des deux fils de Hassan, la rivalité régnait entre ces deux cités-états qui s'est soldée par le massacre des habitants de cette ville. Depuis ce jour-là, le site est désigné lieu sacré (*Ziara*) par la population de Sima

1.3. Les grandsthèmes des mythes régionaux

Il existe plusieurs sortes de mythes aux Comores, outre les légendes déjà relatées associées aux grands sites archéologiques et de culte, nous présentons ci-dessous celles qui à Anjouanalimentent des croyances et des rituels localisés sur l'île.

1.3.1. Mujumbi, l'île engloutie

A Ouani, les traditionnistes (Abdourohmane Ben Abdallah Hazi (Annexe E, T. II), Abdallah Bacar Cheikh (Annexe D, T. II) véhiculent la thèse d'une ville engloutie, « *Wuntsini mwa Muji* » (la vieille ville basse). Ce phénomène de disparition d'une ville ou d'une île, rayée de la carte, est fortement ancré dans la tête des gens notamment avec l'histoire de l'île mythique de Mujumbi.

Les ancêtres de Kajemby et ceux des Antalaotse habitaient jadis ensemble dans une île située entre la côte d'Afrique et les Comores (Mijomby). Ils vivent des commerces et pratique la religion musulmane. Lorsque l'impiété et la discorde s'installaient dans l'île, Allah résolut de les punir : l'île fut submergée par une mer furieuse et quelques justes échappèrent aux châtiments ; certains disent qu'ils furent miraculeusement épargnés, d'autres prétendent que Dieu envoya une baleine pour les porter. Kajemby et Antalaotse sont des descendants de ces contingents de justes. (Vérin P., in Taloha V, 1972 : 63 – cité par J. A. Rakotoarisoa 1991 : 30).

Arlette Fruet³⁹ à propos « des îles englouties car trop basse ou abîmées en mer » pense que les Arabes qui, depuis des siècles traversent le canal de Mozambique, savaient les emplacements des écueils, les récifs et les îles basses, ennemies mortelles des bateaux. D'autre part, l'auteur rapporte une thèse connue au niveau de l'océan Indien, mais appliquée aux Comores notamment à Mayotte par Diogo de Couto dans son récit en 1557. Jadis il y avait cinq à six autres îles dont la fameuse île de Mjumbi d'où vraisemblablement venaient les ancêtres des Antalaotra (peuple venant de la mer) qui avaient habité cette île avant sa disparition sous les flots. Actuellement la tradition orale continue de faire état d'une cinquième île, Mjombi, qui aurait été située entre Madagascar et l'archipel.

Madame Hikima Charifou, nous avait raconté à Majunga en 1966 l'histoire d'une femme qui devait abandonner son enfant en traversant *Mdjumbi*, vœux qu'elle avait fait devant un esprit : « *Il y avait une femme assez âgée qui n'arrivait pas à avoir un enfant. Lors d'un « Mgala » (danse des esprits), la fille est venue solliciter auprès des esprits en leur apportant des offrandes de l'aide afin qu'elle puisse avoir un enfant. Mais en plus elle a ajouté que, si elle arrive vraiment à en avoir un, elle va l'abandonner une fois qu'elle traverse Mjumbi. Ses amis lui avaient beau prié de rectifier ses propos car on ne sait jamais, mais elle a insisté. Un jour, elle devait aller ailleurs en traversant la mer, passage obligé Mjumbi. Quand le boutre fut arrivé dans la zone, la mer s'est déchainée, le vent*

³⁹ Arlette Fruet, « Archipels Inconstants » in *Taârifa*, N°3, juillet 2012, pp. 39-45

soufflait de plus en plus et l'embarcation allait chavirer. Un mwaliimu était à bord et il a déclaré que : « quelqu'un a fait une promesse aux esprits de leurs offrir son enfant arrivée à Mjumbi ; elle est parmi nous et je vais appeler les esprits pour le détecter sinon nous allons tous mourir ici, car le Dzahazi (le boutre) prend l'eau. Le tradipraticien, après les incantatoires, a identifié la personne. Mais cette dernière avait refusé de lâcher son fils préférant que tout le monde y passe. Mais l'intervention des passagers l'avait ramené à la raison ; et une fois que son enfant a été balancé hors-bord, le calme est revenu et l'embarcation a continué son chemin ».

« *Wusi towe miandi kutso shindra hata waitsimidja. Iyo hatwari mwana wangu* » (Litt. Ne fais jamais des promesses que tu n'arriveras jamais à respecter. C'est dangereux mon fils).

1.3.2. Mythe d'inondation des villes ou villages : Ouani

Nous relatons dans cette partie les témoignages de nos informateurs sur la disparition de l'ancienne ville d'Ouani, probablement rayée de la carte par un Tsunami. En 2007, lors de la démolition de l'ancienne mosquée de vendredi, et au moment où des jeunes volontaires creusent les soubassements de la nouvelle mosquée, au même endroit, un trou s'est ouvert à quelques mètres de la véranda et laisse apparaître des vestiges archéologiques extraordinaires, selon le témoignage d'un de nos étudiants en deuxième année de licence, (pan de murs peints en chaux, la couleur blanche est restée intacte, des squelettes humains, énormément de poterie et de céramiques importées, bloc de corail taillé pour frotter le bois de santal, un foyer où il y avait du charbon, du cendre etc.). N'étant pas sur place, les jeunes avaient informé le directeur du CNDRS. Mais hélas ! Les vieux avaient obligé les ouvriers à remblayer le site avec de la terre et des pierres. Témoignages qui montrent effectivement la disparition de l'ancienne ville d'Ouani.

Il y avait à Ouani des Bantous (païens, animistes) à *Wuntsini-Mwa-Muji*. La tradition orale⁴⁰ indique qu'ils utilisaient du lait de vache et du riz cuit pour nettoyer et faire la toilette de leurs enfants. Alors Dieu s'est fâché contre eux. Ils ont refusé de se convertir à l'Islam. Dieu les avait anéantis.

Massoundi Abdallah (dit Massoundi Bamu CD2 2AV018, Annexe R, T. II), raconte cette tradition recueillie auprès de son père : « Jadis, cette ville de Ouani s'appelait Bassoira. Elle a été engloutie. Une deuxième ville, Salama, a vu le jour. Cette dernière a subi le même sort... Avant, il y avait une population venant de la ville de Salama. Elle était partie vivre à Jimilime et continuer ses activités : labourant et élevant leurs bêtes...Tu as entendu ! Le fait de partir là où elle vivait et mener leurs activités de labour quand la ville de Salamani a été engloutie, l'homme qu'elles ont laissé sur place s'appelle Mogne Terebe. Ce Mogne Terebe fait partie de la famille Sharifou. Le saint du village voyait en songe quelqu'un lui dire de quitter la ville une première fois. Il est resté sans rien dire. Il avait beaucoup d'enfants pourtant. C'était un saint « *Wali* ». Un peu plus tard, le mystérieux informateur est venu le deuxième jour pour lui dire que : « *On m'a dit de venir t'informer que faite quelque chose et quitte cette ville. Mais toi ! Tu restes toujours là !* » Le saint lui avait posé une question : « *Mais alors... .* » (Aucune réponse)...Le premier jour qu'il a été informé, Il est descendu pour aller informer la population : « *Il y avait quelqu'un qui était venu me dire que nous devons quitter cette ville.* » La population habitant cette ville de Salamani restait sourde. Les gens rigolaient en disant : « *Ah ! Là Mogne Terebe est devenu assez grand (vieux), il n'est plus l'homme qui a un bon esprit. Tu vois... Evidemment, il est devenu vieux* ». On lui avait donné des provisions et il est reparti...La mystérieuse personne est revenue le deuxième jour pour lui dire ainsi : « *Nous t'avons donné un message, mais tu es encore là ! Quitte cet endroit !* ». Il lui avait dit : « *J'ai entendu, je n'ai pas négligé. Je suis allé leur dire mais ils ne m'ont pas écouté. Et puis, ils ricanent* ». Et toi, retourne quitter cette endroit ! C'était

⁴⁰ Annexe G, T. II

la deuxième fois !!! Là, Salamani sera rayée de la carte...(Massoundi Bamu, Annexe R, T. II : 167). A ce moment, Mogne Terebe a quitté le village avec ses proches et venaient s'installer la nuit en construisant une cabane de fortune. Une pluie diluvienne s'est abattue sur le village avec des vents violents. Mwenye Nterebe n'entendait rien, ne voyait rien. Le matin, au lever du soleil, il était parti voir ceux qui étaient restés. Mais tout a été rasé''.

Une autre version concernant la ville basse de Ouani engloutie, rayée de la carte par des glissements de terrain a été avancée par l'un des meilleurs traditionnistes des Comores, Monye Abdouroihmane Ben Abdallah Hazi (AAH) connu sous le nom de « *Baha Pala* » ou « *Shinkabwe* », né vers 1904 à Ouani – décédé) :

« Tu vois, avant, les glissements de terrain étaient très fréquents. Alors lorsqu'il pleuvait, toutes les terres étaient entraînées par les eaux, et coulaient vers la mer. Alors il pleuvait beaucoup et la rivière avait charrié des tonnes de boue, des blocs de pierre et des arbres arrachés, ainsi la ville a été ensevelie.

Mwenye Sharif Sakaf était dans ce village, mais il avait été informé des malheurs qui viendraient Il avait quitté la ville la nuit même pour s'installer à Nterebeni-Fuju.

Mwenye Ali Ouseni, Mwenye Ouseni Wali Sharif, Mwana Fatima Sharif et Makeke Sharif sont tous des descendants de Sakaf. Bweni Fatima Sharif était partie s'installer à Untsoha. Ce phénomène de Seli (1) s'était produit dernièrement au village. La rivière en crue avait débordé de son lit. Plus de la moitié de la ville furent inondées et un quartier de Kilengeni (quartier de la ville de Wani actuelle) fut enseveli. Les gens couraient pour évacuer leurs biens. Je peux te dire qu'après l'arrivée de Mahomet (Muhammad), aucune ville n'a été engloutie dans les entrailles de la terre.

Certains ont pu échapper à l'inondation comme les Sharif : Ba Hali Mtrumba et Ba Lahi Mtrumba. Ba Hali avait eu comme enfants : Bakari Hali, Mjaha Hali. Pour Mjaha Hali, il a eu trois enfants : Basham Mjaha, Mwana Shura Mjaha et Madiya Mjaha. Madiya Mjaha était le propriétaire d'Ujumbe. Madiya Mjaha a donné naissance à Mwana Zena Houmadi, mère de mwenye Allaoui ben Saïd Ankili qui est enterré à Mutsamudu. Son mausolée se trouve en face de la mosquée de vendredi » (Abdouroihmane Ben Abdallah Hazi, Annexe E, T. II : 65)

1.3.3. Mythe de l'arrivée des bœufs : Bongoma, Jimilime

Notre informateur⁴¹ originaire de Jimilime, Nassur Anli dit « *Sari* » parlait de celui qui est à l'origine de « *ya matsunga* » (élevage des bovins) à Jimilime en ces termes : « Kilingeni (un des quartiers le plus ancien de Ouani, le long de la rivière où habitent les *Bedja/Bejani*) est en rapport avec Bongoma.. En se réveillant, Dieu leur a montré un être dont ils ignorent d'où il venait. Mais il était infirme. Cet être est apparu au bord de la mer, tout nu. Et là, eux [la population] venaient de l'appeler « *Hadji Mtsunga* » (maître éleveur ou bouvier)... Ce "maître éleveur" a introduit l'élevage à Jimilime ainsi que toute la richesse existante. Parce que, à la campagne il n'y avait pas d'autres choses à faire sauf l'élevage (de bovins et caprins). "*Hadji Mtsunga*", celui-ci est le propriétaire des trois régions dont je vous ai parlées : Bongoma, Ntsengeni et cette forêt-là"... "*Hadji Mtsunga*", celui-là, son tombeau se trouve à Bongoma... . Mais là, celui-là *Hadji Mtsunga* au moment où les quelques personnes qui sont allées le rencontrer, l'ont suivi pour être bouvier aussi... Concernant notre tradition, nous devons faire la « danse des esprits » (le *Mdandra*). C'est nos us et coutumes, nous devons le faire [organiser]... C'est vrai, en ce temps-là, la richesse de Jimilime réside sur les bœufs et les cabris ainsi que l'agriculture... Et là « *Hadji Mtsunga* » (cet éleveur ou bouvier), on l'a qualifié d'un *djinn* [*Hadji Mtsunga* est un esprit *djinn*]. Le sens de « *Hadji Mtsunga* » c'est *djinn* (esprit)... A

⁴¹. Enquête réalisée par Bourhane Abderemane accompagné d'un agent du CNDRS Anjouan, le 09/04/2013 à Ouani.

Jimilime quand les gens allaient ouvrir la porte [quand les gens vont entamer leurs travaux champêtres], il faut fixer une date pour mettre l'encens [il faut fixer le jour où on va appeler les esprits] en commençant par le vieux « *Hadji Mtsunga* », puis on va appeler les autres esprits « *Koko Tibaku* » (littéralement « Vieille tabac »),... « *Jana Jele* »,... « *Sufu Jele* »,... « *Kombo Jele* »,... « *Maridjani Jele* », là on a ouvert la porte (On a appelé les grands esprits) [on les avait sollicités en fonction de leur degré de grandeur]... « *Mahadali Jele* »... Mais, « *HadjiMtsunga* » est le "tronc" [l'esprit suprême, dominant]. C'est que, inéluctablement quand tu mettras l'encens [dans un brûle parfum ou une noix de coco évidée remplie à moitié du cendre], tu dois le solliciter en premier : « *Shela BakoHadji Mtsunga Jimilime* », c'est-à-dire : Venez vieux *Hadji Mtsunga* jimilimé) et après, on appellera tous les ascendants. C'est parce que il y a beaucoup d'ascendants qui savent qu'il est vieux qui a des enfants, des petits fils, des arrières petits fils, des arrières-arrières petits fils... » (Nassur Anli, voir texte dans Annexe Q, T. II : 162).

Beaujard P.,, affirme dans sa note que « *Le zébu est présent à Dembeni (Mayotte) au IXe siècle...* » (Beaujard P., 2011 : 373 note 35)

Tadjiddine 1989 cité par Sophie Blanchya recueilli ce mythe : « *Plusieurs traditions évoquent l'arrivée des bœufs aux Comores, à Ndzwani, un des plus célèbres lieux de culte aux esprits (ziara) se trouve à l'embouchure du ruisseau Shiromanga, au lieu-dit Bongoma, ancien nom du village contemporain de Jimilime (Tadjiddine 1989). Trois thèmes composent l'histoire de ce ziara : arrivée des migrants par la mer (thème de vagues ou des coraux), apport de l'islam, introduction de l'élevage bovin.*

Un jour, dit le mythe, on trouvera à cette embouchure un de ces enfants dits « enfants des coraux » (Wana wa ntsantsani) qui, au début du peuplement de l'île, apparaissait au bord de la mer, celui-ci se nommait Hadji Mtsunga⁴². Après son arrivée apparurent des bœufs envoyés par les djinns pour assurer à l'enfant de quoi vivre⁴³. Le tombeau d'un nommé Hadji Mtsunga se trouve à Bongoma, où bouviers et cultivateurs de la région viennent en pèlerinage. Les « enfants des coraux » et leurs bœufs sont les figures mythiques d'une vague de peuplement, et le nom de Hadji Mtsunga évoque des musulmans éleveurs de bovins qui se seraient imposés à la population locale désorganisée de l'époque des chefs bedja. On attribut en effet à Mtsunga un grand miracle. Une période de désordre et d'affrontement se serait ouverte à l'époque des chefferies à la suite d'un viol commis entre deux villages (rupture des règles ordinaires d'alliance). Les changements de lieu d'installation ne suffirent pas à calmer les esprits, et il était impossible de célébrer les mariages en donnant les festins habituels, car les provisions de viande et de riz préparés pour les fêtes étaient pillées par les villages ennemis. Hadji Mtsunga, doué d'une force peu commune, réussit à imposer l'ordre et permit aux cérémonies de mariage de se tenir à nouveau » (Blanchy S. 2010 : 224).

Une autre version de l'arrivée des bœufs a été recueillie par Sophie Blanchy ; cette fois-ci à la Grande Comore, à Ifundihe d'après un vieillard. Les bœufs sortaient du fond de la mer et arrivaient à la surface et se débattaient dans les vagues (ibid. 224-225). Même histoire que notre grande mère nous avait raconté à Madagascar (Majunga) : « *les bœufs (Omby) venaient de la mer et flottaient à la surface. Ils nageaient pour regagner le rivage. Il n'avait que la peau nue, sans poils du tout. Ce n'est qu'après quelques jours que les poils apparaissent et qu'on arrive à distinguer les couleurs de la peau. C'est vers Katsepy où ce phénomène avait eu lieu. C'est pour cela qu'à Madagascar il y a beaucoup de bœufs* ».

A la Grande Comore, la viande de bœuf est toujours associé au rite social et la politique du Grand mariage. La viande est partagée selon les rangs sociaux au sein du *Mila Nantsi*.

⁴² Hadji est le titre de celui qui a fait le pèlerinage à la Mecque, *mtsunga* signifie éleveur [de bœufs]. Voir note n° 26, 2010, p.224.

⁴³ On note donc un lien entre l'arrivée des bovins celle de l'islam. Voir note n° 27, 2010, p.224

Le partage de la viande s'observe aussi lors du rituel de *Nkoma* à Ouani *Binti Rasi*. Les Bedja et les Kombo (Combo) ainsi que l'assistance partagent cette viande avec les djinns. De même qu'au rituel de *Trimba* à Nyumakele, la viande du *shimambi* (animal à sacrifier) est partagée entre les esprits Djinns et l'assistance. A chaque rituel, le ou les *mwalimu* désigne la couleur de la robe de l'animal, ce qui montre son importance. De même qu'à Mro-Maji, selon Ahmed Ali (l'un de nos informateurs) au moment du rituel « *Wutamaduni* » (nos us et coutumes), du village vers la grotte de *Hamampundru* où on danse le « *Mdandra* » (danse des esprits), on sacrifie l'animal (soit un bœuf, soit un cabri). La viande est partagée entre la population et les djinns après la danse.

1.3.4. Mythe de la métamorphose de l'homme en maki



Photo 20 :La forêt au-dessus de la grotte de Drani « *un Ziara* » (lieu sacré) à Mirontsy. Présence des makis « *Nkomba* » sur les grosses lianes.

Source : Bourhane Abderemane photo prise le 15/1/2007

A travers la forêt de Jimilimé (*Mshakoju* ou *Voya*) ainsi qu'au site sacré de *Dani* à Mirontsy, pour ne citer que ceux-là, pullulent les maki « *Nkomba* » ou « *Komba* » qui ressemblent fort à ceux de Mayotte.

Dans tout l'archipel, on raconte presque le même récit ou mythe à quelques différences près, concernant la transformation de l'homme en maki « *Nkomba* ». Nos parents racontaient qu'une famille était prête à se restaurer. Une fois le repas cuit (le riz), la mère, en protégeant ses mains de deux petits lambeaux de feuille de bananier sèche, s'emparait de la marmite en argile et la déposait par terre. Chaque enfant courrait chercher son petit « *Ntsazi* » (assiette en bois) et son « *hombe* » (un quart d'une coque de coco évidé) qui servait de cuillère. Il venait se placer devant la maman tout près de la marmite. L'un d'entre eux, le plus turbulent, voulait plonger son « *hombe* » dans la marmite à plusieurs reprises. La maman lui grondait à chaque fois, mais celui-ci continuait toujours ses actions. Ne pouvant plus supporter, furieuse, sa mère l'a frappé avec son « *sadru* » (la louche en bois que les femmes utilisent pour partager le riz) et Dieu le transforma immédiatement en « *Nkomba* » (maki). Chassé par les autres, il s'enfuit dans la forêt. Ce pour cela qu'il vient souvent roder tout autour de la maison. Cette histoire s'observe aussi à Madagascar (Harpet C. 2002)

Au niveau de l'archipel, les gens racontent aussi la transformation de l'homme en maki « *Nkomba* » en parlant de l'eau de riz « *Maji ya ntsohole* » ou bien « *Maji yampangu* ». (Ibid : 124) Une version porte sur une cultivatrice qui avait amené son bébé au champ. En voulant lui changer sa couche, et faute d'avoir de l'eau propre, elle avait utilisé l'eau de riz pour nettoyer son bébé. (Ibid.)

oooo

Un corpus de mythes et de croyances s'est mêlé aux éléments de mémoire orale dans la transmission de la connaissance locale sur le passé et les ancêtres, transmission qui s'est faite sur ou autour des sites archéologiques, dont beaucoup montrent des vestiges visibles, notamment à travers le médium des cultes et des rituels. Au fil des périodes historiques, des dominations politiques se sont établies. L'introduction de l'islam a accompagné ces régimes successifs, faisant des cultes non islamiques des lieux et des temps de mémoire et d'identité pour les dominés parfois tenus intentionnellement à l'écart de l'islam. Aujourd'hui, la religion musulmane est pratiquée par tous les Anjouanais, ce qui n'empêche pas les responsables des cultes non islamiques, étant donné leur dimension mémorielle et identitaire, d'en assurer la conservation, la transmission et la pratique.